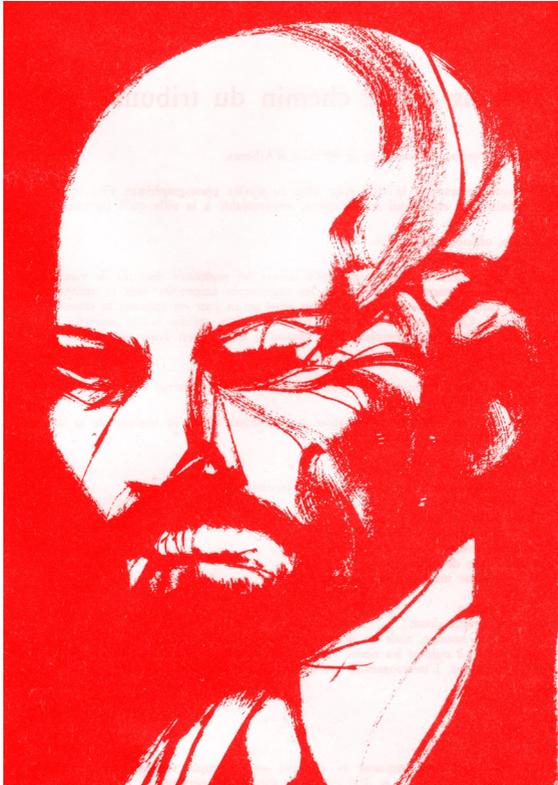


Slaughter

Lénine sur la dialectique



1963

Cahiers révolution communiste

- n° 28 *La révolution hongroise de 1956*, 2016
- n° 27 *La république des conseils en Hongrie en 1919*, 2019
- n° 26 *Les marxistes et l'écologie*, 2021
- n° 25 Marx, *La guerre civile en France*, 1871
- n° 24 Luxemburg, *La grève générale en Belgique*, compilation 1902-1913
- n° 23 Lukács, *Lénine*, 1924
- n° 22 *Pour les États-Unis socialistes d'Europe*, 2005-2019
- n° 21 Trotsky, *La grève générale en France*, compilation 1936
- n° 20 Trotsky, *Contre le Front populaire*, compilation 1935
- n° 19 Trotsky, *Face à la menace fasciste en France*, compilation 1934
- n° 18 *Plateforme internationale*, 2017
- n° 17 *Programme pour la France*, 2017
- n° 16 *La mobilisation contre la loi travail*, 2016
- n° 15 Lénine, *L'État et la révolution*, 1917
- n° 14 Casanova, *L'Espagne livrée*, 1939
- n° 13 Marx, *Manifeste du parti communiste*, 1847
- n° 12 Trotsky, *La guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale*, 1940
- n° 11 *En défense des retraites*, 1995
- n° 10 Marx, *Salaire, prix et profit*, 1865
- n° 9 *Bolchevisme contre lambertisme*, 2016
- n° 8 *L'Ukraine déchirée par les impérialismes*, 2015
- n° 7 Lénine & Zinoviev, *Le socialisme et la guerre*, 1915
- n° 6 Marx, *La crise*, compilation 1847-1875
- n° 5 Trotsky, *L'Agonie du capitalisme et les tâches de la 4^e Internationale*, 1938
- n° 4 *M&R/VdT et la guerre mondiale*, 2015
- n° 3 *Chili 1970-1973*, 2004
- n° 2 Luxemburg, Lénine, Trotsky, *Armer le peuple*, compilation 1911-1934
- n° 1 *Pour le communisme*, 2013

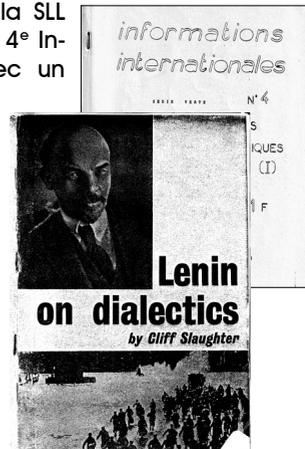


4 euros par la poste à l'ordre de l'ARTP (p. 59)
3 euros auprès des militants du Groupe marxiste internationaliste

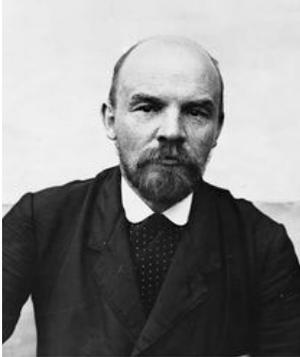
Avant-propos	60
Lénine et Hegel	5
Logique et réalité	7
Lénine avant et après 1914	10
Le rôle de la conscience	15
Théorie et pratique	19
La dialectique idéaliste	23
Lénine et le jeune Marx	24
Marxisme et empirisme	29
Dialectique et éclectisme	35
Marxisme et révisionnisme	40
Lénine et le parti	44
Opportunisme et dialectique	47
Le développement de la dialectique	50
Conclusions	53

La brochure *Lenin on Dialectics* est publiée par la SLL (section britannique du Comité international de la 4^e Internationale) en juillet 1963. Elle rassemble, avec un avant-propos inédit, trois articles de Cliff Slaughter parus initialement dans les numéros 7-1 (printemps 1962), 7-2 (été 1962) et 7-4 (hiver 1962-1963) de *Labour Review*.

Nous avons revu, pour cette édition, la première traduction en français parue dans *Informations internationales* n° 4 et n° 5 du groupe La Vérité (section française du CIQI, devenu OCI en 1965). Les extraits de l'avant-propos de Slaughter sont traduits par nos soins (p. 60). Les précisions entre crochets et les encarts (Lénine, p. 4 ; Hegel, p. 6 ; Dunayevskaya, p. 12 ; Pablo, p. 32 ; Slaughter, p. 56) sont aussi des *Cahiers*.



LÉNINE (1870-1924) ET LES CAHIERS SUR LA DIALECTIQUE



Avant 1914, Lénine n'a pas lu Hegel, mais il connaît la dialectique par Marx et Engels. « *Ils insistaient bien plus sur le côté dialectique que sur le côté matérialiste* » remarque-t-il en 1908 (« *Matérialisme et empiriocriticisme* », *Œuvres* t. 14, p. 343).

Quand la première guerre mondiale éclate en août 1914 (empire russe, monarchie britannique et république française d'un côté ; empires autrichien et allemand de l'autre), Lénine a du mal à croire que Plekhanov l'approuve et que le SPD la soutient. Une fois libéré après une arrestation à Vienne et réfugié en Suisse, Lénine entreprend, avec Zinoviev, d'orienter le POSDR-bolchevik vers la préparation de la révolution et la construction d'une nouvelle internationale (et de nouveaux partis) contre les sociaux-impérialistes qui se sont dévoilés et contre les centristes qui tentent de masquer la trahison des précédents.

En même temps, Lénine étudie à la bibliothèque de Berne de septembre 1914 à plusieurs livres de Hegel (surtout *Science de la logique*, dans une moindre mesure *Leçons sur l'histoire de la philosophie* et *Leçons sur la philosophie de l'histoire*) pour mieux comprendre la guerre inter-impérialiste, les transformations du capitalisme, le revirement des organisations et des dirigeants ouvriers. Il est conduit à réaffirmer la spécificité de la dialectique matérialiste de Marx et Engels vis-à-vis de l'idéalisme de Hegel comme du matérialisme vulgaire, une différence estompée du temps de l'Internationale ouvrière. Cela lui permet de rétablir le rôle de la conscience dans la lutte des classes et la révolution, même si ces dernières sont conditionnées par des phénomènes objectifs, contre l'évolutionnisme quasi-fataliste des guides de l'IO comme Kautsky et Plekhanov.

Cet effort théorique irrigue son activité politique (la mise sur pied de la Gauche de Zimmerwald en 1915, la réorientation de son parti en avril 1917, la préparation de l'insurrection en octobre, la création de l'Internationale communiste en 1919, le débat sur les syndicats et le tournant de la NEP en 1921...). On la retrouve dans ses écrits : *La Faillite de la 2^e Internationale*, 1915 ; *Le Socialisme et la guerre*, 1915 ; *La brochure Junius*, 1915 ; *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, 1916 ; *La révolution socialiste et le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*, 1916 ; *Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*, 1916 ; *L'Impérialisme et la scission du socialisme*, 1916 ; *Le Programme militaire de la révolution prolé-*

LÉNINE ET HEGEL

En 1961, a commencé la publication d'une nouvelle édition en anglais des œuvres complètes du plus grand penseur du siècle, Lénine. Ces écrits s'avèreront d'une valeur inestimable dans le développement en cours de la théorie marxiste pour que la classe ouvrière puisse aborder ses tâches révolutionnaires, dans ce pays comme dans tous les autres. L'immense apport théorique de Lénine était partie intégrante de ses efforts pour construire une direction révolutionnaire au début du 20^e siècle ; de même, aujourd'hui, l'on ne saurait concevoir de développement de la théorie que comme un aspect du combat pour surmonter les conséquences des trahisons et de la dégénérescence théorique de la sociale-démocratie et du stalinisme. Ces conséquences ne peuvent être surmontées en paroles seulement ; elles ne peuvent l'être qu'en construisant une direction susceptible d'offrir à la classe ouvrière une alternative aux directions traditionnelles, une direction capable d'armer les travailleurs des développements théoriques dont ils ont besoin pour prendre pleinement conscience de leur rôle historique et de la stratégie nécessaire de la lutte des classes.

Ne cherchons pas, en lisant Lénine, des recettes toutes faites pour les problèmes actuels mais à pénétrer la méthode de cet éminent penseur et dirigeant politique. Grâce à cette méthode, Lénine a fait d'importantes découvertes sur la nature du capitalisme mondial, ainsi que sur les rapports sociaux et les idéologies de son temps, particulièrement en Russie. Ces découvertes ont plus attiré l'attention que la méthode elle-

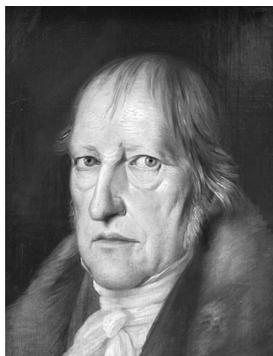
tarienne, 1916 ; Thèses d'avril, 1917 ; Les Tâches du prolétariat dans notre révolution, 1917 ; L'État et la révolution, 1917 ; Le Marxisme et l'insurrection, 1917 ; La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky, 1918 ; Thèses sur la démocratie bourgeoise et la dictature prolétarienne, 1919 ; La Maladie infantile du communisme, 1920...

Les notes de Lénine n'ont été connues en URSS que de manière posthume en 1929-1930. Elles sont traduites en allemand en 1932 et en espagnol en 1933. Norbert Guterman et Henri Lefebvre en donnent une version française en 1938 chez Gallimard.

Probablement stimulé par l'exemple de Lénine, Trotsky se penche en 1933-1935 sur la dialectique (notes sur Hegel, Darwin, Lénine, Freud... pas traduites en français). Là où Lénine met l'accent sur l'interpénétration des contraires, Trotsky souligne plutôt la transformation de la quantité en qualité. Cette réflexion se retrouve dans ses positions ultérieures, en particulier lors du débat interne au SWP (*Défense du marxisme*, 1939-1940).

même alors que l'aptitude de Lénine à analyser les nouvelles phases du développement économique et politique, comme sa maîtrise de la tactique et de la stratégie des luttes politiques, ont leur source dans l'usage qu'il a fait de la méthode dialectique. Nous reviendrons ultérieurement dans *Labour Review* sur certaines contributions de Lénine dans divers domaines. Mais ici, nous nous préoccupons au premier chef de sa méthode ; tous les volumes de ses œuvres publiés jusqu'à ce jour pourraient lui servir d'illustration : mais la parution de ses *Cahiers philosophiques* (tome 38 des *Œuvres*) donne une excellente occasion d'aborder cette question d'un point de vue plus général.

GEORG HEGEL (1770-1831) ET LA DIALECTIQUE IDÉALISTE



Étudiant la théologie à Tübingen à partir de 1788, Hegel se lie avec Hölderlin et Schelling et, avec eux, subit l'influence de la révolution française de 1789, tout en rejetant la Terreur. En 1793, il renonce à être prêtre et devient précepteur. En 1801, il commence à enseigner et à publier. En 1816, il devient professeur d'université à Heidelberg puis, en 1818, à Berlin. La philosophie de Hegel est une philosophie systématique et encyclopédique qui se développe à partir de l'Idée. Son déploiement dialectique constitue la réalité et son devenir, et son retour à soi dans la forme de

la pensée enrichie, la seule qui soit vraiment adéquate à son contenu. Il construit un système unissant tous les savoirs : la métaphysique et l'ontologie, la philosophie de l'art et de la religion, la philosophie de la nature, la philosophie de l'histoire, la philosophie morale et politique, la philosophie du droit. Il publie de son vivant *Phénoménologie de l'Esprit*, 1807 ; *La Science de la logique* (ou *Grande logique*), 1812-1816 ; *Encyclopédie des sciences philosophiques* (dont la première des trois parties est parfois appelé *Petite logique*), 1817, remaniée en 1827 et en 1830 ; *Principes de la philosophie du droit*, 1821...

Après sa mort, sont édités des cours : *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, *Esthétique*, *Leçons sur la philosophie de la religion*, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*... Marx, quand il étudie à Berlin en 1836, et Engels, quand il fait son service militaire en 1841, rejoignent les « jeunes hégéliens » qui critiquent la religion et la monarchie absolue.

Lire les cahiers n'est pas une affaire de tout repos. Il n'y a pas là une seule phrase qui ait été en quelque façon destinée à la publication. Le texte se compose tout entier d'extraits faits par Lénine de divers livres et revues philosophiques, extraits dont il souligne certaines parties, ainsi que de ses commentaires, qui sont souvent très sibyllins. Parmi elles, les notes sur la *Science de la logique* et sur les *Leçons sur l'histoire de la philosophie* de Hegel présentent le plus grand intérêt. Qui-conque entreprend l'étude systématique des *Cahiers philosophiques* doit avoir en même temps sous la main la *Science de la logique* de Hegel ; c'est seulement en s'y référant constamment que l'on peut reconnaître la continuité de la pensée entre des notes et des extraits séparés. Cependant, même sans disposer de l'ouvrage de Hegel, ceux qui étudient la théorie marxiste trouveront dans bon nombre des notes concises jetées sur le papier par Lénine un stimulant intellectuel, et les jugeront dignes d'un examen plus approfondi. Mais ces notes et ces extraits font partie d'un projet unique : celui qui les étudie fera donc mieux de les prendre comme un tout, qu'il faut lire en entier, pour y revenir ensuite plusieurs fois à la lumière de sa connaissance du marxisme, ainsi que des écrits et de l'action de Lénine lui-même.

Après avoir terminé la préface et l'introduction à la *Science de la logique* de Hegel, Lénine écrit : « *Je m'efforce en général de lire Hegel en matérialiste...* » [*Œuvres* t. 38, p. 102]. Son manuscrit indique clairement qu'il avait l'intention de jeter les bases d'un exposé matérialiste de la méthode dialectique qui, chez Hegel, conservait une forme mystique. L'étude de ces notes aide beaucoup à comprendre ce qu'ont voulu dire Marx et Engels, en affirmant que, pour découvrir une méthode scientifique, « *la dialectique de Hegel fut totalement renversée, ou, plus exactement : elle se tenait sur la tête, on la remit de nouveau sur ses pieds* » [Friedrich Engels, *Ludwig Feuerbach*, 1886].

LOGIQUE ET RÉALITÉ

Pour Hegel, la logique n'est pas séparée de la réalité ; elle s'identifie à la richesse et au mouvement de toute réalité, elle exprime le processus tout entier de la prise de conscience progressive de la réalité par l'humanité ; bien loin de n'être qu'un sec résumé de principes formels d'argumentation, qui ne reflèterait qu'une seule brève phase de la définition de la réalité par l'humain pensant.

Hegel exige une logique dont les formes soient des formes au contenu réel, vivant, des formes inséparablement unies au contenu...

La logique est la théorie non des formes extérieures de la pensée, mais des lois de développement de « toutes les choses matérielles, naturelles et spirituelles » — c'est-à-dire des lois de développement de tout le contenu concret du monde et de la connaissance de celui-ci, c'est-à-dire le bilan, la somme, la conclusion de l'histoire de la connaissance du monde. (Œuvres t. 38, Progrès, 1971, p. 90)

En « lisant Hegel en matérialiste », Lénine se proposait d'extraire le noyau rationnel de cette logique de la gangue idéaliste qui l'enserrait car, selon Hegel, seule est douée de réalité « l'Idée absolue », dont la nature et l'histoire ne font qu'exprimer le développement nécessaire. Une fois la vérité de ce processus saisie consciemment par la philosophie critique, produit le plus élevé de cette évolution naturelle et historique, la nécessité fait place à la liberté. Lénine, lorsqu'il « récrit » certains passages de la *Science de la logique*, inverse le rapport, sans rien laisser perdre de l'éclat et de la richesse de la perspicacité de Hegel. Nos concepts sont le reflet, élaboré au cours de l'histoire de la logique et de la philosophie, du monde objectif de la nature, tel que l'humain, être social, l'appréhende en pratique dans la lutte qu'il mène pour survivre et se développer. Le « saut de la nécessité à la liberté » n'est donc pas affaire de philosophie, ni acte mental, mais transformation de la société et de la nature par l'activité pratique d'humains qui ont accédé à une pleine conscience de la nécessité sociale de la révolution.

Lénine relève avec insistance que, selon Hegel, la dialectique n'est pas un passepartout, une sorte d'assemblage de nombres magiques, qui donnerait la clé de tous les secrets. On aurait tort de voir, dans la logique dialectique, quelque chose d'achevé en soi, que l'on « appliquerait » ensuite à des cas particuliers. Ce n'est pas un modèle d'interprétation qu'il faut apprendre, puis adapter de l'extérieur à la réalité ; il s'agit plutôt de découvrir la loi qui régit le développement de la réalité elle-même.

On entend d'habitude par logique en tant que « science de la pensée », la « simple forme de la connaissance » (p. 93)

On a souvent considéré la dialectique comme un art, comme si elle reposait sur un talent subjectif, et comme si elle n'appartenait pas à l'objectivité du concept... (p. 211)

Tant que l'on s'en tient à cette conception, on ne dépasse pas les limites de la logique formelle, que Hegel considérait comme morte et figée, car elle établit une séparation rigide entre les aspects des phénomènes, au lieu de montrer les transitions d'un aspect à l'autre. Hegel dit que la logique ne doit pas être « abstraite, morte et immobile, mais concrète... » (p. 97) et Lénine commente : « Caractéristique ! L'esprit et l'essence de la dialectique... »

tique ! » (p. 97). Il est par conséquent absolument contraire à l'esprit de la dialectique d'imposer artificiellement la « triade » thèse-antithèse-synthèse à n'importe quel processus que l'on a choisi d'abstraire. Hegel est absolument explicite :

Qu'il soit cette unité et, de même que la forme totale de la méthode soit une triplicité, n'est au total que l'aspect superficiel, extérieur de la manière du connaître. (p. 218)

Et il poursuit :

Le formalisme s'est à la vérité emparé aussi de la triplicité et s'en est tenu à son schéma vide ; la platitude scandaleuse et l'indigence de ce qu'on appelle le constructivisme philosophique moderne — qui ne consiste en rien si ce n'est à accrocher partout ce schéma formel sans concept ni détermination immanente et à l'utiliser pour une mise en ordre extérieure, a rendu cette forme ennuyeuse et mal famée. (p. 218)

C'est la logique des processus eux-mêmes qu'il faut exposer. Hegel dit que la dialectique est souvent tournée en ridicule comme un jeu stérile qui n'aboutirait, à l'aide de concepts subtils, qu'à nourrir le scepticisme en démontrant les difficultés et les inconséquences du « sens commun » :

On considère généralement la dialectique comme un faire extérieur et négatif, qui n'appartient pas à la chose même, qui a son fondement dans la pure vanité comme passion subjective d'ébranler et de dissoudre ce qui est ferme et vrai ou du moins qui ne conduit à rien qu'à la vanité de l'objet traité dialectiquement. (p. 95)

Quand Hegel demande une méthode qui « fasse partie de la chose même », il ne suggère pas de se contenter d'une simple description de ce qui apparaît à première vue à l'observateur. De telles descriptions viennent toujours se mouler dans des formes définies de la pensée et ne sont pas de « pures descriptions ». Il est possible de cataloguer les caractéristiques externes des phénomènes, puis d'en déduire des jugements « fondés » sur ces observations, jugements qui ne sont, en fait, que l'expression de quelque hypothèse ou théorie informulée imposée aux « faits ». La dialectique, elle, s'efforce d'explorer l'automouvement essentiel du phénomène lui-même ; en partant des rapports entre ses différents aspects, on peut montrer qu'ils font partie d'un processus unique, qu'ils ne constituent pas seulement des déterminations séparées, qui n'auraient de relations réciproques que celles qu'imposent les exigences d'une pensée cohérente. Hegel dit :

La méthode absolue en revanche (c'est-à-dire la méthode de connaissance de la vérité objective) ne se comporte pas comme réflexion extérieure, mais elle prend au contraire le déterminé dans son objet puisqu'elle est elle-même son principe immanent et son âme. C'est là ce que Platon exigeait du connaître, considérer les choses en et pour soi, partie dans leur universalité, mais partie pour ne pas dévier d'elles et ne pas les saisir par des circonstances, des exemples, des comparaisons ; mais au contraire pour les avoir seulement devant soi et pour porter à la conscience ce qui est immanent en elles. (p. 208)

Il est fréquent, surtout dans l'étude de la société et de la politique, que l'on fasse passer pour scientifique la méthode qui consiste à rechercher « des exemples, des conditions, des comparaisons », à partir desquels on « généralise ». Loin de découvrir la loi du développement des choses, on n'obtient ainsi qu'un arrangement élégant ou « cohérent » des caractéristiques communes à des phénomènes similaires. Lénine note l'acuité de la critique que fait Hegel de cette méthode, et cite, entre autres, la « remarque non dépourvue d'ironie » de ce dernier contre

Cette démarche du connaître qui réfléchit sur l'expérience et qui d'abord perçoit dans le phénomène des déterminations, les prend alors pour fondement et admet pour ce qu'on appelle leur explication des matières fondamentales ou forces correspondantes qui sont censées produire ces déterminations du phénomène. (p. 112)

Ce que l'on avance comme l'explication d'une chose se révèle n'être que « des déterminations déduites de ce qu'elles sont censées fonder, des hypothèses et des inventions découlant d'une réflexion non critique » (p. 137).

On condamne souvent la méthode dialectique de Hegel comme s'accommodant du statu quo : Hegel ne met-il pas l'accent sur « l'identité de la pensée et de l'objet » ? Mais la dialectique bien comprise ne conduit nullement à cette conclusion. Les citations qui suivent montrent clairement le caractère dynamique et critique de la connaissance dialectique, et constituent incidemment une illustration suffisante de la façon dont Lénine travailla à remodeler d'un point de vue matérialiste la logique de Hegel.

L'identité du concept et de l'objectivité... est le processus de la division de l'Idée en son individualité et en sa nature inorganique, pour à nouveau ramener celle-ci sous la puissance du sujet et faire retour à la première universalité simple... La pensée qui libère la réalité de l'apparence du changement sans but, et la transfigure ainsi comme Idée, ne représente pas cette vérité de la réalité comme le

repos mort, une simple image terne, d'où toute tendance et tout mouvement seraient exclus, comme un génie ou un nombre ou une pensée abstraite ; l'Idée, en raison de la liberté que le concept atteint en elle, a aussi en soi l'opposition la plus nette, son calme réside dans l'assurance et la certitude avec lesquelles elle l'engendre éternellement et éternellement la surmonte et passe en elle pour coïncider avec elle-même. (p. 184-185)

Lénine, en lecteur matérialiste de Hegel, lui substitue d'abord :

La coïncidence de la pensée avec l'objet est un processus : la pensée (l'homme) ne doit pas se représenter la vérité sous forme de repos mort, sous forme de simple tableau (image) pâle (terne) sans aspiration, sans mouvement, comme un génie, comme un nombre, comme une pensée abstraite. L'Idée a aussi en elle la contradiction la plus violente, le repos (pour la pensée humaine) consiste dans la fermeté et l'assurance avec lesquelles il crée éternellement (cette opposition de la pensée et de l'objet) et la surmonte éternellement. (p. 184-185)

Finalement, Lénine reformule ainsi le passage :

La connaissance est le processus par lequel la pensée s'approche infiniment et éternellement de l'objet. Le reflet de la nature dans la pensée humaine doit être compris non d'une façon « morte », « abstraite », non sans mouvement, sans contradiction, mais dans le processus éternel du mouvement, de la naissance de contradictions et de leur résolution. (p. 185)

LÉNINE AVANT ET APRÈS 1914

On a coutume, dans certains milieux, de soutenir que Lénine n'a compris la dialectique qu'en 1914-1915, en lisant Hegel ; il est même de bon ton de tenir cette assertion pour démontrée. On prétend que les premiers écrits de Lénine révèlent une conception grossière et mécaniste dont l'expression la plus explicite serait *Matérialisme et empiriocriticisme* (1908) ; ce que l'on implique est que Lénine avait pris, sur l'organisation du parti et sur les problèmes politiques, une position rigide et dogmatique. Il importe de bien voir que cette thèse repose sur des fondements très fragiles : au lieu de procéder à un examen de *Matérialisme et empiriocriticisme*, ainsi que de tout ce qui constitue l'œuvre réelle de Lénine, on nous offre ordinairement des extraits tronqués de *Matérialisme et empiriocriticisme* qui en déforment le sens, comme le fait Edward Thompson [« Socialist Humanism », *The New Reasoner* 1-1, été 1957] (réfuté par Peter Fryer, « Lenin as Philosopher », *Labour Review* 2-5, septembre 1957) ; ou bien une liste de brèves citations des

Cahiers qui sont censées démontrer que Lénine a renoncé en 1914-1915 à ses conceptions philosophiques antérieures. Raya Dunayevskaya va jusqu'à écrire :

C'est en marge du chapitre sur le syllogisme, où Hegel démonte l'opposition entre subjectivité et objectivité que jaillissent les meilleurs aphorismes de Lénine, témoignage éloquent de sa rupture décisive avec sa philosophie antérieure. (Marxisme et liberté, 1957, Champ libre, 1971, p. 189)

Dunayevskaya se réfère aux remarques suivantes de Lénine :

Au début du XX^e siècle, les marxistes critiquaient les disciples de Kant et de Hume plutôt à la Feuerbach (et à la Büchner) qu'à la Hegel. (Œuvres t. 38, p. 169)

RAYA DUNAYEVSKAYA (1910-1987) ET L'HEGELIANISME



Née en Ukraine, Raya Dunayevskaya grandit aux Etats-Unis. Elle adhère à l'organisation de jeunesse du CPUSA mais en est expulsée en 1927. Elle rejoint la CLA de Cannon et Shachtman, qui devient WP en 1934, puis SWP en 1939.

En 1939, quand la deuxième guerre mondiale commence et quand l'Armée rouge envahit la Finlande, elle rejoint la fraction du SWP dirigée par Shachtman et Burnham qui refuse de défendre l'URSS. Celle-ci, mise en minorité en

1940, lance le WP qui caractérise l'URSS comme incarnation d'un nouveau mode de production, le collectivisme bureaucratique. Burnham quitte très vite le WP. En son sein, Cyril James, Grace Lee et Dunayevskaya soutiennent que l'URSS est capitaliste. Leur tendance quitte le WP en 1948. Le WP-ISL rejoint le SPA et Shachtman approuve l'intervention au Vietnam. Les héritiers du WP sont la LRP, l'ISP, les DSA (du Parti démocrate). Durant la guerre froide, le CPC fondé en 1951 par James et Dunayevskaya rejette le programme de la 4^e Internationale (dont la nécessité du parti révolutionnaire) et reprend la politique du CPUSA (la juxtaposition des luttes, au lieu de la révolution sous hégémonie du prolétariat). Dunayevskaya adhère à l'idéalisme hégélien et scissionne du CPC en 1955. Se réclament de Dunayevskaya aujourd'hui les News and Letters Committees, la Marxist-Humanist Initiative, l'International Marxist-Humanist Organization...

On ne peut totalement comprendre « Le Capital » de Marx, et particulièrement son premier chapitre, sans avoir étudié à fond et compris toute la « Science de la logique » de Hegel. Donc pas un marxiste n'a compris Marx, un demi-siècle après lui ! (p. 170)

Pas d'examen des textes antérieurs de Lénine, seulement spéculation que ces remarques impliquent la réfutation par Lénine de ses thèses philosophiques antérieures, autrement dit que Lénine se compte lui-même au rang des « marxistes qui ne comprenaient pas Marx ». Or, s'il est hors de doute que la lecture de Hegel, au commencement de la Première Guerre mondiale, a constitué pour Lénine une source d'enrichissement théorique et lui a permis de pénétrer plus profondément l'essence des contradictions de l'impérialisme et du mouvement ouvrier, on se trompe du tout au tout si l'on trace, comme c'est si souvent le cas aujourd'hui, une démarcation rigide entre les périodes « pré-hégélienne » et « post-hégélienne » de sa vie politique. Ce qu'il faut voir, au contraire, c'est que l'œuvre même de Lénine s'est développée de façon véritablement dialectique. L'année 1914, et la préparation de la révolution de 1917 ainsi que la construction d'une nouvelle internationale, marquent une nouvelle étape dans l'histoire du mouvement, l'étape au cours de laquelle Lénine et ses partisans ont fait prendre conscience à une partie de l'avant-garde ouvrière de ce qu'était réellement l'impérialisme, nouveau stade du capitalisme, et des tâches qui en résultaient pour la classe ouvrière. L'étude qu'a faite Lénine de Hegel est une partie intégrante de cette progression ; elle est un élément nécessaire du processus de développement de la conscience. Ce développement, et cela vaut en général de toute progression de la théorie marxiste, ne pouvait être le fait que d'un homme plongé tout entier, depuis de longues années, théoriquement et pratiquement, dans le mouvement vivant de la société et de la politique.

Si seulement Dunayevskaya avait bien voulu considérer l'ensemble de l'œuvre de Lénine en recourant à la méthode dont celui-ci donne un aperçu dans les *Cahiers philosophiques*, au lieu d'établir des comparaisons formelles entre des passages frappants et des citations tirées d'autres écrits, rédigés dans des circonstances différentes et dans lesquels l'accent est mis intentionnellement sur des aspects différents, son travail aurait pu être de quelque valeur pour le marxisme ; mais le fait est qu'elle demeure prisonnière précisément de cette méthode formelle, dont elle fait grief à Lénine d'avoir usé dans ses premiers écrits.

Il se pourrait bien que Lénine veuille faire allusion à son propre cas, lorsqu'il cite, avec admiration, une comparaison faite par Hegel.

La logique ressemble à la grammaire en ceci que, pour le débutant, elle est une chose, et pour l'expert de la langue (et des langues) et de

l'esprit de la langue, c'en est une autre. Elle est une chose pour celui qui ne fait encore que l'aborder, elle et les sciences en général, c'en est une autre pour celui qui, venant des sciences, revient à elle. Alors, la logique donne l'essence de cette richesse (la richesse de la représentation du monde), la nature intime de l'esprit et du monde. (p. 96)

Lénine est un révolutionnaire éprouvé et accompli quand il se penche sur la logique hégélienne en tant que logique ; il met à contribution l'expérience accumulée en 20 années de lutte dans la construction d'un parti révolutionnaire, contre des tendances qui reflètent les forces complexes de la société russe, lutte toujours accompagnée d'une étude approfondie de la réalité sociale et de toutes les écoles de pensée exprimant les intérêts des classes qui la composent. Aussi sa « lecture » de Hegel est-elle pleine et riche, à même d'apprécier et d'exposer la multiplicité des aspects et la profondeur de la méthode dialectique dont Hegel donne une représentation explicite. L'appréciation nouvelle que donnait Lénine de la richesse de la conception dialectique de la connaissance joua un rôle considérable dans le combat qu'il menait pour faire comprendre l'importance de la théorie et des principes, ainsi que les tâches qui incombent à la classe ouvrière et à sa direction, pendant ces années où, comme il l'a dit lui-même, la guerre « déprimait et opprimait » la pensée de certains marxistes au point de leur faire abandonner les intérêts de la classe dont ils se prétendaient les représentants, et propager des théories selon lesquelles le sort du prolétariat était lié à celui de la classe dirigeante en guerre.

Chez des commentateurs comme Maurice Merleau-Ponty (*Les Aventures de la dialectique*, Gallimard, 1955), le recours aux *Cahiers* pour jeter le discrédit sur l'œuvre de Lénine antérieure à 1914 recouvre une tendance à l'idéalisme. Ce qui importe à cette catégorie de critiques, c'est de rejeter la définition que donne Lénine de la connaissance comme reflet de la réalité objective et de condamner, implicitement ou explicitement, sa conception de la nécessité d'un « parti d'un type nouveau » comme instrument de la révolution socialiste. Il faut, par conséquent, faire un sort aux affirmations de ceux qui prétendent que :

*Ses « Cahiers philosophiques » rétablissent l'idéalisme philosophique au détriment du matérialisme vulgaire auquel il avait donné le feu vert en 1908 dans « Matérialisme et empiriocriticisme ». (Raya Dunayevskaya, *Marxisme et liberté*, 1957, Champ libre, 1971, p. 191)*

Dunayevskaya ne manque évidemment pas de citer cet aphorisme de Lénine :

L'idéalisme intelligent est plus proche du matérialisme intelligent que le matérialisme bête. (p. 260)

Lénine précise :

L'idéalisme dialectique est plus proche du matérialisme intelligent (dialectique) que le matérialisme métaphysique, non développé, mort, grossier, immobile. (p. 260)

Pour autant, il est absurde d'en déduire que Lénine avait révisé sa conception des rapports généraux entre matérialisme et idéalisme. Après la citation que les idéalistes affectionnent tant, il écrit :

Hegel a tout simplement tu le principal : l'existence des choses en dehors de la conscience de l'homme et indépendamment de lui. (p. 276)

Pour démontrer précisément « le principal » Lénine avait écrit en 1908 *Matérialisme et empiriocriticisme* en réponse à un groupe de « chercheurs de dieu » de la sociale-démocratie russe. Dans ses notes sur Hegel, Lénine cherche bien plus à dégager le noyau rationnel de la méthode du plus grand des idéalistes, et à montrer que « l'idéalisme objectif » conséquent mène la philosophie au seuil même du matérialisme historique. Jusqu'au seuil, mais pas au-delà ; Dunayevskaya ne cite pas une seule des moqueries dont Lénine accable Hegel pour n'avoir pas réussi à dépasser l'idéalisme, alors que les *Cahiers* en sont littéralement parsemés. Contentons-nous de quelques échantillons :

Le mystique-idéaliste-spiritualiste Hegel (comme toute la philosophie contemporaine officielle, idéaliste et cléricale), célèbre et remâche dans l'histoire de la philosophie la mystique et l'idéalisme, en ignorant le matérialisme et le traitant négligemment, de haut. (p. 265-266)

Dérobade devant le matérialisme. (p. 271)

Hegel masque les faiblesses de l'idéalisme... Dérobade de sophiste devant le matérialisme. (p. 273)

Il regrette Dieu ! Canaille idéaliste ! (p. 278)

Et des tartines à n'en plus finir sur Dieu... (p. 287)

Hegel s'étend ici [« Leçons sur la philosophie de l'histoire »] fréquemment sur le bon Dieu, la religion et la moralité en général. Sottises idéalistes tout à fait banales. (p. 293)

Lénine, tout en condamnant l'idéalisme, n'en tira pas moins tout le profit possible de la logique de Hegel, parce qu'il alliait une grande pénétration intellectuelle à une prise de parti sans faiblesse. Ceux qui font un choix de citations de Lénine pour donner à penser qu'il « avait rompu avec ses antécédents philosophiques » n'ont rien compris à l'esprit de son travail. Il n'a jamais fait rien de tel et *Matérialisme et empirio-*

criticisme restera important pour le brillant exposé des fondements matérialistes du marxisme contre le « réalisme » pseudoscientifique. Dans les *Cahiers*, Lénine reprend l'étude de problèmes analogues, sans rejeter son œuvre de 1908, en l'approfondissant.

LE RÔLE DE LA CONSCIENCE

Même dans les premiers écrits de Lénine, il est difficile de justifier la thèse de Dunayevskaya selon laquelle, avant 1914, Lénine ne comprenait pas vraiment la notion d'unité des contraires, mais concevait simplement les aspects opposés des phénomènes comme coexistant l'un à côté de l'autre, et non pas comme s'interpénétrant et se déterminant l'un l'autre. Dunayevskaya est obligée d'admettre que Lénine a montré, en pratique, dans son activité politique, qu'il comprenait quelque chose à la dialectique, mais il s'agirait d'une compréhension « inconsciente », la pensée de Lénine demeurant rigide et mécanique. Laissons de côté ce qu'a de ridicule cette assertion ; on peut démontrer que les écrits de Lénine, y compris les premiers, sont complètement imprégnés de la méthode dialectique, qu'il y étudie les processus dans leur totalité et dans leur développement, et mène énergiquement la lutte contre tous ceux qui, tels les Narodniks [populistes], isolent un caractère ou un autre de la société, l'évaluent par référence à un système de normes abstraites. Nous pourrions, en prenant *Ce que sont les amis du peuple*, montrer, avec autant de citations que l'on voudrait, que, dès 1894, Lénine se faisait une idée claire de « l'unité des contraires ». Il sera peut-être utile de rappeler brièvement la méthode employée par Lénine dans sa lutte contre les sociologues populistes. Ceux-ci voulaient défendre la petite propriété paysanne, surtout en tant qu'élément de la commune villageoise russe. Pour y parvenir, ils étudièrent les conditions de vie de cette catégorie de producteurs, leurs tenures, les modifications de leur situation résultant de l'intervention des autres classes, de la politique gouvernementale, etc. ; et ils peignirent à maintes reprises, en termes poignants, les effets du développement de l'économie marchande qui précipitait les paysans indépendants dans la misère.

Lénine fit remarquer qu'une étude de la propriété de la terre, prise à part, même accompagnée d'une description ardente et partisane de la misère des paysans, ne saurait remplacer l'analyse préalable de la structure économique globale qui déterminait les tendances et les rapports dominants de la société russe. Choisir un secteur de cette société pour le défendre, comme le faisaient les populistes, en dénonçant la misère qui y régnait, ne pouvait en aucun cas constituer une alternative au développement réel des conditions économiques, sinon tout au plus dans la tête

des auteurs de ces théories. La petite propriété paysanne n'était qu'un « moment » dans un développement structurel qui aboutissait précisément à la situation qu'ils déploraient ; c'est seulement en replaçant cette petite propriété dans l'ensemble de ce développement qu'ils pourraient le comprendre, c'est à dire adapter leurs concepts théoriques aux processus économiques réels. Ce n'est évidemment là qu'une illustration des principes exposés par Lénine (et par Hegel) dans les passages cités au début de cet article. Tant que la sociologie populiste s'en tenait à une critique abstraite de la ruine de la petite exploitation paysanne, elle aidait, en fait, les classes dominantes à maintenir le statu quo. Mais comment Lénine pouvait-il qualifier d'abstraite la critique que faisaient les populistes des conditions de l'époque, alors que leurs ouvrages étaient bourrés de données de fait sur les conditions d'existence des paysans ? Parce que « la petite exploitation paysanne », dans ces analyses, se trouvait séparée de son contexte, c'est à dire du développement réel de la structure économique dont elle faisait partie ; d'un contexte dans lequel elle se trouve nécessairement liée à tous ces « aspects » dont les populistes faisaient abstraction, et qu'ils qualifiaient de « négatifs ». Cette méthode erronée les réduisait à l'impuissance politique.

Le populisme reflétait un fait essentiel... le conflit entre le travail et le capital, mais à travers le prisme des conditions d'existence et des intérêts du petit producteur, donc d'une façon dénaturée, pusillanime, en créant une théorie qui met en avant, non pas les contradictions des intérêts sociaux, mais le vain espoir d'une autre voie de développement. (Vladimir Lénine, « Le contenu économique du populisme et la critique qu'en fait dans son livre M. Struve », 1895, Œuvres t. 1, Progrès, 1974, p. 437)

Mais Lénine ne se contenta pas d'entrer en lice contre les populistes, il s'en prit aussi à certains soi-disant marxistes, comme Piotr Struve. Il vaut la peine d'insister sur la critique à laquelle Lénine a soumis « l'objectivisme » de Struve, car cette critique met en lumière un point essentiel, celui du rôle de la conscience humaine, et du rapport entre la théorie et la pratique. L'offensive conséquente lancée par Lénine, dans ses premiers écrits, contre « l'objectivisme », apporte un démenti à ceux de ses commentateurs qui prétendent qu'il négligeait le rôle de l'action dans ses vues théoriques d'avant 1914. Struve, après avoir pourtant correctement critiqué les populistes, défenseurs d'un état de choses retardataire, concluait en se faisant l'apologiste des avancées du capitalisme, au lieu d'analyser en marxiste ses contradictions. Lénine lui reprochait de considérer le progrès technique « d'une part » comme progressiste et l'asservissement des paysans qui en résultait « d'autre part » comme rétrograde, comme un frein au progrès technique, alors que l'un et

l'autre n'étaient que deux phases d'un même processus : le développement du capitalisme.

L'asservissement des paysans indépendants, que Strouve vient de condamner pour son caractère régressif, n'est autre chose qu'une première manifestation du capitalisme dans l'agriculture, de ce même capitalisme qui mène plus tard au progrès de la technique. (« Le contenu économique du populisme », p. 522)

Ce qui fait défaut à Struve, c'est de partir du point de vue d'une classe déterminée, dans la contradiction fondamentale entre les classes au sein de la société.

Tout en montrant le sens de l'évolution, il ne dit pas quelles classes se sont alors constituées, quelles classes ont joué le rôle d'agents de cette évolution, en masquant les autres couches de la population qui leur étaient subordonnées ; en un mot l'objectivisme de l'auteur ne va pas ici jusqu'au matérialisme... (p. 459)

Le trait essentiel... est son objectivisme étroit, qui se contente de montrer le caractère inévitable et nécessaire du processus, et ne s'applique pas à rechercher, dans chaque stade concret de ce processus, la forme de l'antagonisme des classes qui lui est propre ; son objectivisme, qui caractérise le processus en général, et non pas les classes antagonistes en particulier, dont la lutte forme le contenu de ce processus. (p. 539)

Cet objectivisme mène Struve à poser les problèmes en faisant abstraction des classes, ce qui n'est pas sans rapport avec la pensée politique de notre époque. C'est ainsi qu'il pose la question suivante : « De quelle manière, suivant quels principes, notre économie populaire peut-elle être réorganisée ? », à laquelle Lénine répond :

« Notre économie populaire » est une économie capitaliste, dont l'organisation et la « réorganisation » sont déterminées par la bourgeoisie qui « dirige » cette économie. Au lieu de se demander quelle est la réorganisation possible, il eût fallu poser la question des phases successives du développement de cette économie bourgeoise... (p. 504)

Lénine, en d'autres termes, veut que l'on aborde le problème. en considérant tous les « aspects » du processus comme parties d'un tout nécessairement reliées entre elles, et se développant dans une opposition nécessaire ; en outre, les analyses présentées doivent être vues comme partie intégrante de la conscience des représentants des classes sociales qui s'opposent les unes aux autres au cours du processus en cours, avec les déformations caractéristiques de chaque classe, le point de vue de la classe ouvrière étant seul capable de mener à une concep-

tion scientifique de l'unité et du développement général du système dans son ensemble. Voilà quels sont les véritables fondements de la méthode employée par Lénine dans son activité politique théorique et pratique ; fondements sur lesquels il bâtit prodigieusement pendant 25 ans.

La révolution de 1905 accéléra brusquement le développement de la pensée politique des socialistes russes, tout en constituant un progrès décisif dans l'expérience de la classe ouvrière elle-même. Lénine démontra dans ses écrits de l'époque qu'il n'a pas eu besoin d'attendre l'année 1914 pour être à même de faire très clairement la différence entre les points de vue du matérialisme dialectique et du matérialisme « vulgaire », sur le rôle joué par l'action consciente. Lénine condamne la méthode qu'il caractérise en ces termes :

On nous sert une description générale du processus, sans rien dire des objectifs concrets de notre activité. Le mode d'exposition de leur pensée par les néo-iskristes [mencheviks] nous rappelle l'appréciation que donne Marx (dans ses célèbres « Thèses sur Feuerbach ») de l'ancien matérialisme, étranger à la dialectique... Ils avilissent la conception matérialiste de l'histoire par le fait qu'ils méconnaissent le rôle agissant, dirigeant et conducteur que peuvent et doivent jouer dans l'histoire les partis ayant compris les conditions matérielles de la révolution et qui se sont mis à la tête des classes d'avant-garde. (« Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique », juillet 1905, Œuvres t. 9, Progrès, 1974, p. 38)

Ce passage acquiert une curieuse résonance si l'on se rappelle que, selon Dunayevskaya, Lénine a dû attendre l'année 1914 pour comprendre consciemment le rôle de la conscience et le rôle des masses dans l'histoire. En 1897, Lénine, en déportation, avait déjà caractérisé sans détour le lien entre le manque de méthode scientifique des populistes et leur attitude par rapport à l'action des masses. Voici un extrait d'un de ses articles de l'époque qui permettra de mettre un point final à cet aspect de la discussion :

Leur absence de réalisme sociologique les conduit aussi à une manière très spéciale de penser et de raisonner sur les faits et les problèmes sociaux, manière que l'on peut qualifier de mesquine présumption d'intellectuel, ou peut-être encore de mentalité bureaucratique. Le populiste raisonne toujours sur la voie que « nous » devons choisir pour notre patrie, sur les calamités qu'il faudra affronter si « nous » engageons notre patrie dans telle ou telle voie, sur les résultats que « nous » pourrions atteindre si « nous » évi-

tions les dangers de la voie suivie par la vieille Europe et « prenions ce qu'il y a de bon » tant en Europe que dans notre vieille communauté paysanne, etc., etc... D'où la méfiance et le dédain complets du populiste pour les tendances propres aux différentes classes sociales, qui font l'histoire conformément à leurs intérêts... À mesure que l'action historique des hommes s'étend et s'approfondit, doit aussi augmenter cette partie de la population qui est un facteur conscient de l'histoire. Le populiste, lui, a toujours considéré la population en général, et la population laborieuse en particulier, comme l'objet de telles ou telles mesures plus ou moins raisonnables, comme une matière brute que l'on doit diriger dans telle ou telle voie ; jamais il n'a considéré les diverses classes de la population comme des facteurs historiques agissant d'une façon indépendante dans la voie actuellement suivie ; jamais il ne s'est demandé quelles sont, dans cette voie, les conditions susceptibles d'intensifier (ou, au contraire, de paralyser), l'action indépendante et consciente de ces artisans de l'histoire. (« Quel héritage renions-nous ? », Œuvres t. 2, Progrès, 1966, p. 538-540)

THÉORIE ET PRATIQUE

C'est uniquement parce qu'il voit « l'essentiel » dans le fait que la réalité objective existe indépendamment de la conscience humaine que Lénine est capable d'apporter dans ses *Cahiers* une contribution de grande valeur à la théorie de la pensée et de la connaissance, des reflets de la réalité conçus comme un processus actif et non comme des miroirs passifs. La compréhension matérialiste du rôle actif de la pratique humaine dans le monde réel pouvait seule donner leur fondement aux conceptions de Lénine dans toute leur richesse, car c'est dans ce monde réel que la vérité de la raison humaine, avec son extension et sa richesse illimitées, trouve sa source.

Si Lénine s'était servi des notes réunies dans les *Cahiers* pour élaborer un ouvrage traitant de la dialectique, il y aurait exposé les lignes de développement de cette connaissance, le processus au cours duquel l'humanité n'a cessé de mettre au point de nouveaux moyens de s'instruire sur le monde réel, par son activité pratique et par le développement de sa pensée. Il faut envisager tous les aspects du développement des techniques, de la philosophie et des sciences sociales comme des composantes de ce processus par lequel les concepts humains acquièrent un contenu de plus en plus vaste. Cela implique qu'aucun aspect de l'histoire de la pensée et de la philosophie ne doit être considéré de façon abstraite, négative, du point de vue du nombre d'éléments vrais et faux

qu'il contient, mais que chacun de ces aspects doit être conçu dans son propre développement concret, et en tant que partie intégrante du progrès humain dans son ensemble. Cela implique, en second lieu, le rejet absolu de tout dogmatisme dans le domaine de la théorie. Il n'y a pas de vérité qu'on puisse figer, pas d'énigme de l'univers dont un jour l'on finirait par découvrir le secret, et nos « vrais » concepts concernant la réalité ne le sont qu'en tant qu'ils expriment le caractère changeant de cette réalité, ainsi que les modifications et la flexibilité de nos propres concepts, que révèlent chaque expérience et chaque progrès dans la pensée. Lénine souligne :

Hegel dit que l'expression « unité » de l'être et de la pensée, du fini et de l'infini, etc., est inexacte, car elle exprime « une identité qui reste en repos ». Il n'est pas vrai que le fini simplement neutralise l'infini et vice versa. En fait, il y a processus. (Œuvres t. 38, p. 165)

Hegel souligne que la pensée ne doit pas croire son travail achevé lorsqu'elle a dépassé l'apparence pour atteindre l'essence. Au contraire, la découverte de la vérité est un processus infini, et les concepts qui expriment cette vérité ne sont que les modalités en développement d'une pénétration de plus en plus profonde de la réalité. Lénine le dit en termes concis : « *L'accord de la pensée avec l'objet est un processus* » (p. 185). L'être humain n'accède pas à la vérité, au « repos » dans son rapport à la vérité, en se contentant de parvenir à des conclusions à propos de la vérité. La pensée humaine ne connaît la détente, le libre développement, le « repos », qu'en refusant ce « repos », que dans « *l'assurance et la vigueur avec lesquelles elle crée éternellement l'opposition de la pensée et de l'objet et la surmonte éternellement* » (p. 185). Le rapport entre les concepts et la réalité se trouve brillamment caractérisé dans cette phrase ; l'essence de la politique marxiste, comme de toute autre science, consiste à comprendre ce rapport.

Prenons, à titre d'exemple, les problèmes qui se posent fréquemment à une organisation marxiste dans son activité quotidienne. Tant que l'on conçoit la « vérité » en politique comme quelques secrets qu'a élucidés une fois pour toutes la doctrine marxiste, autrement dit sous la forme d'un certain système de recettes, la réalité s'avère vraiment tout à fait indocile et inflige constamment au révolutionnaire frustrations, « *désappointements* » et « *désillusions* ». Ses méthodes de travail se font inconséquentes et fantaisistes, en un mot, subjectivistes. Mais si l'on fait un effort constant et conscient pour scruter la réalité, le mouvement vivant, pour en tirer des enseignements, pour approfondir toujours davantage la compréhension théorique et prendre cette compréhension pour base de l'activité et de l'organisation du parti, si l'on est avide de s'enrichir en pénétrant la réalité vivante, le résultat est alors tout autre. Quoi-

qu'il semble plus « *difficile* », moins « *sûr* », de perpétuellement soumettre à l'examen ses propres prémisses, c'est pourtant ainsi que l'on parvient à travailler de façon plus persévérante, moins tendue ; apprendre, approfondir, chercher, afin d'emplir nos concepts d'un contenu objectif : la sécurité, la certitude, la détermination avec lesquelles ce processus s'organise constituent le fondement du véritable « *repos* ». C'est ce processus qui engendre et surmonte la contradiction entre nos idées et la réalité objective.

Il faut comprendre le reflet de la nature dans la pensée humaine non pas d'une façon « morte », « abstraite », non pas sans mouvement, non pas sans contradictions, mais dans un processus éternel de mouvement, de naissance de contradictions et de leur résolution.
(p. 183)

Ce qu'implique cette conception de la connaissance, du processus par lequel les humains ont conquis et continuent de conquérir la connaissance de la vérité pour une conception marxiste de l'histoire de la philosophie, Lénine l'indique dans un certain nombre de courts passages, très stimulants pour l'esprit, et tout particulièrement dans le fragment intitulé *Sur la question de la dialectique* (p. 343-347), dont la traduction anglaise avait déjà été publiée, mais qui prendra une signification plus grande maintenant que nous pouvons le comparer aux notes antérieures.

Lénine dit très précisément que l'automouvement des choses par la lutte des contraires constitue l'essence de la dialectique. C'est là une conséquence logique, si l'on comprend que la dialectique est l'automouvement de la réalité et des concepts qui reflètent la réalité, et non une logique externe imposant ses propres distinctions et ses propres comparaisons à la réalité. La dialectique est la théorie de la manière dont la réalité émerge elle-même ; la connaissance de plus en plus approfondie qu'a l'humanité de la réalité est, pour la dialectique, le développement ultime de cette réalité elle-même, plutôt qu'un moyen de structurer la réalité. À l'appui, Lénine cite ce passage de Hegel :

La raison pensante (l'intelligence) aiguise la différence émoussée du divers, la simple multiplicité des représentations, jusqu'à en faire une différence essentielle, une opposition. C'est seulement à la pointe de la contradiction que les diversités deviennent mobiles et vivantes les unes par rapport aux autres et acquièrent cette négativité qui est la pulsation interne de l'automouvement et de la vie. (p. 135)

Point n'est besoin de rappeler les occasions qu'a eues Lénine, en appliquant sa méthode aux problèmes politiques, de se faire constamment condamner pour doctrinarisme et esprit partisan. Tout au long de l'his-

toire de la sociale-démocratie russe, il fit une guerre acharnée à l'aile petite-bourgeoise et intellectuelle de ce mouvement, représentée d'abord par Struve et les « marxistes légaux », puis par Plekhanov, avec son subjectivisme et son esprit de « cercle », par les mencheviks, qui s'opposaient aux conceptions prolétariennes en matière d'organisation, par les idées gauchistes qui apparurent pendant les années de réaction, jusqu'à la lutte contre les liquidateurs, et les faiblesses de ceux qui recherchaient une « conciliation » avec les réformistes, plutôt que de lutter pour établir, contre ceux-ci, l'indépendance de la classe ouvrière. Trotsky devait reconnaître par la suite que lui-même et d'autres avaient pris pour de la brutalité et de la mesquinerie ce qui, pour Lénine, était conformité à la nécessité politique, telle que l'avait fait ressortir une méthode qui prenait pour point de départ les contradictions essentielles auxquelles le mouvement devait faire face.

Il est indispensable de bien voir l'unité qu'il y a entre la carrière politique de Lénine et sa méthode dialectique. En insistant avec une rigueur inflexible sur les principes, fût-ce au risque de provoquer des difficultés personnelles et organisationnelles qui horrifiaient ceux dont la méthode était plutôt impressionniste, Lénine mettait en pratique l'idée que la classe ouvrière doit décider de son propre destin, qu'elle doit faire passer avant toute considération partielle la réalisation de son indépendance politique par l'intermédiaire d'un parti révolutionnaire. Les vacillations politiques et théoriques, les réactions subjectives aux difficultés et à la discipline ne constituaient pas des problèmes séparés, particuliers ; ils devaient être analysés et définitivement surmontés du point de vue de la construction du parti dans les conditions concrètes de la société russe.

L'étude que fit Lénine de Hegel en 1914-1915 devait l'aider à développer la conscience qu'il avait de l'universalité et de la profondeur de cette méthode et ainsi l'armer, en vue d'une tâche encore plus grande, la réorientation du mouvement socialiste dans le monde entier. Cette tâche ne pouvait être menée à bien sur une base purement empirique. Les faits étudiés par Lénine en vue de la rédaction de *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* [juin 1916] et de ses travaux sur la Deuxième Internationale et la révolution russe ne furent choisis, et ne prirent leur sens, que dans le cadre de la méthode rapidement esquissée dans les *Ca-hiers*. La méthode dialectique met l'accent sur les relations réciproques qui unissent tous les aspects des phénomènes, sur l'identité des contraires, sur la nécessité de faire progresser toujours davantage l'activité pratique de l'humanité pour transformer la nature et se transformer elle-même. Si nous voulons mener à bien les tâches révolutionnaires, il faut absolument reprendre l'étude de la pratique et de la méthode de Lénine.

LA DIALECTIQUE IDÉALISTE

Quand il aborde la logique et la philosophie, Lénine est toujours soucieux de développer la théorie en liaison avec l'expérience réelle des humains dans la société. La dialectique elle-même est le produit d'une lutte pour comprendre la réalité au moyen de l'activité pratique. En étudiant Hegel, Lénine cherchait à comprendre plus profondément la théorie marxiste elle-même. La théorie est une force matérielle ; comme tout autre aspect de la nature, elle doit être comprise dans son développement, à partir des conditions matérielles qui lui ont donné naissance et agissent sur elle. En comprenant les luttes au cours desquelles des théories scientifiques ont été découvertes et développées, nous pouvons mieux comprendre les théories elles-mêmes, et mieux nous équiper pour développer nous-mêmes la théorie de façon créatrice. Dans la lutte de la classe ouvrière pour parvenir à la conscience de son rôle et de ses tâches dans la société capitaliste, le matérialisme dialectique s'est nécessairement développé en conflit avec les idéologies qui reflètent les intérêts de la classe ennemie. Ainsi la lutte contre le révisionnisme, qui précède tout grand progrès du processus révolutionnaire, n'est pas une querelle doctrinale mais la forme nécessaire que revêt le progrès de la théorie. Engels a dit un jour que la lutte devait être menée sur le front politique, sur le front économique et aussi sur le front théorique [« Préface », 1 juillet 1874, *La Guerre des paysans en Allemagne*]. Le combat sur le front théorique englobe des problèmes qui sont, à première vue, abstraits et obscurs parce qu'ils sont liés à des concepts philosophiques et à des problèmes de méthode. L'intérêt profond manifesté par Lénine pour la philosophie de Hegel pendant la première guerre mondiale devrait nous mettre en garde contre de telles impressions. Le but de cet article est d'indiquer le caractère d'actualité de quelques-unes des questions « abstraites » et « philosophiques » auxquelles Lénine s'est attaché.

Bien que Hegel ait affirmé avec insistance que la dialectique doit tenir compte du caractère toujours changeant de toute réalité, sa propre philosophie devint une forme d'adaptation à l'ordre politique établi en Allemagne. Cela ne tenait pas au caractère dialectique de sa pensée mais à ce qu'il restait un idéaliste, considérant l'activité de l'esprit, le mouvement des idées, comme la réalité essentielle, dont le monde matériel n'était que la forme extérieure passagère.

Sous sa forme mystifiée, la dialectique est devenue une mode allemande, parce qu'elle semblait glorifier l'état de choses existant. Dans sa configuration rationnelle, elle est un scandale et une abomination pour les bourgeois et leurs idéologues doctrinaires, parce que, dans l'intelligence positive de l'état de choses existant, elle inclut

du même coup l'intelligence de sa négation, de sa destruction nécessaire, parce qu'elle saisit toute forme advenue dans le flux du mouvement et donc aussi sous son aspect périssable, parce que rien ne peut lui en imposer, parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire. (Karl Marx, « Postface à la 2^e édition allemande », 24 janvier 1873, *Le Capital*, livre I, Éditions sociales, 2016, p. 16)

Pour Hegel, le sujet et la matière de la philosophie, c'était la pensée elle-même et l'histoire de la pensée. Il ne réalisait pas que la concentration des philosophes sur cet aspect de l'existence consciente des humains constituait elle-même une forme d'aliénation par laquelle s'exprimait la division en « penseurs » et en « travailleurs », obscurcissant l'unité essentielle et l'interdépendance de leurs activités respectives et déformant chaque individu conformément aux exigences d'un mode de production reposant sur des classes. Malgré ses succès dans l'analyse des formes de la pensée et la critique de la logique formelle rigide, Hegel resta prisonnier de la philosophie elle-même. L'œuvre de sa vie, chef-d'œuvre d'érudition critique, exposait les limites, les interconnexions et les contradictions des philosophies et des systèmes de logique antérieurs, mais la solution qu'il proposait n'en était pas une : du fait même qu'il restait un idéaliste, sa solution demeurerait confinée au royaume des idées, de la philosophie elle-même. Le philosophe pouvait se satisfaire du tableau rationnel et dynamique de l'évolution des notions qu'il avait peint mais le monde social réel qui avait créé ces notions et leur mouvement conservait une existence aussi solide qu'auparavant. Comme l'activité de l'être humain était considérée par Hegel en tant qu'activité purement mentale, l'acte philosophique qui transcende les concepts existants était pour lui une victoire complète de la raison et de la liberté ; la victoire sur l'aliénation et la fausse conscience pouvait être remportée dans le seul royaume de la pensée.

LÉNINE ET LE JEUNE MARX

Dans ses *Manuscrits économique-philosophiques*, le jeune Marx exposait déjà brillamment en 1844 la faiblesse fondamentale de la dialectique idéaliste : dans sa philosophie disait-il, Hegel « dépasse » les idées existantes des humains ; mais il ne considère ces idées que comme des formes de la pensée et non comme une partie de l'activité pratique de l'humanité.

Cette existence que Hegel dépasse en la transférant dans la philosophie n'est pas la religion réelle, l'État réel, la nature réelle, mais

la religion déjà en tant qu'objets du savoir et de même la dogmatique, la jurisprudence, la science politique et la science de la nature. (Manuscrits de 1844, Éditions sociales, 1972, p. 128)

En d'autres termes, les disciples de Hegel peuvent, par exemple, développer une critique complète des théories existantes de l'État, en dégageant de leurs contradictions une théorie plus cohérente. Mais pour autant, l'État réel reste inchangé, il n'est pas dépassé. Limiter la théorie à la critique des autres théories de l'État, cela revient même, objectivement, à empêcher l'action consciente nécessaire pour changer l'État, tel qu'il existe réellement.

Les lois de la dialectique restent donc, chez Hegel, enfermées à l'intérieur de la philosophie spéculative. Pour Marx, par contre, l'histoire de l'espèce humaine et de sa prise de conscience est celle du développement de la force active du travail, de l'activité pratique de la société humaine dans sa conquête nécessaire de la nature. Dans la production, les humains expriment leur nature comme une partie du monde objectif. Au lieu de spéculer sur la « nature humaine » ou « l'essence de l'être humain », il faut reconnaître que l'histoire de l'industrie humaine est « un livre ouvert des facultés humaines », la base d'une psychologie scientifique. Au lieu de voir dans l'histoire la « réalisation » d'une « conscience de soi » abstraite de l'être humain, il est nécessaire de l'étudier en tant que création et émergence de la conscience de soi des humains, comme produit de l'activité matérielle de l'humanité dans son développement. Marx critiqua Hegel, en matérialiste, préfigurant la manière dont Lénine entreprendra de lire la *Science de la logique* de Hegel « en matérialiste ».

Hegel fait de l'homme un être de la conscience de soi, au lieu de faire de celle-ci la conscience de soi de l'homme, de l'homme réel qui vit dans un monde réel, dans un monde matériel et qui en dépend. Ayant mis le monde sur sa tête, il peut donc, dans sa tête, supprimer toutes les limites qui, naturellement, n'en continuent pas moins d'exister pour la mauvaise sensibilité, pour l'homme réel. (« La Sainte Famille », 1844, Œuvres t. 3, Gallimard, 1982, p. 641)

La philosophie est apparue et a prospéré dans cette phase de l'évolution sociale où s'est produit le divorce entre le travail intellectuel et le travail manuel ; aussi a-t-elle ignoré la racine pratique de toute pensée et s'est-elle efforcée d'étudier la pensée en tant que telle. De ce point de vue, la pensée pure étant considérée comme l'essence de l'être humain, le monde objectif ne pouvait être « compris » qu'en tant que forme aliénée de la conscience de soi. Selon les idéalistes, une fois cette forme aliénée saisie en tant qu'idée, elle est maîtrisée et l'aliénation est surmontée. Le monde objectif n'est qu'une forme « négative » de la conscience de soi.

Dès que cela est saisi dialectiquement, la forme aliénée, la négation, retourne à la conscience de soi essentielle de l'être humain. La négation est elle-même niée.

Une vue scientifique de la société, par contre, doit voir dans les forces actives des humains réels en société les moyens de changer la réalité. Changer les idées qu'on a de la réalité ne peut être qu'une partie de ce processus. C'est ce que Marx a résumé en écrivant : « *L'arme de la critique ne saurait remplacer la critique des armes* » [*Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1843] ; il voulait dire par là que les institutions existantes seraient transformées par les forces sociales existant à l'intérieur de la société qui avait engendré ces institutions et non par les coups que leur porterait la philosophie, si « critique » qu'elle fût. Marx, et Lénine après lui, ne se contentent pas d'opposer un programme d'action à la critique verbale des philosophes. Ils fondent leur argumentation sur une conception d'ensemble des rapports entre la pensée et l'action, entre l'espèce humaine et la nature. La science de la société fondée par Marx n'a pas de place pour la philosophie en tant que telle, pour la notion de pensées qui se meuvent de façon indépendante, avec un sujet et un développement propre, indépendants de la réalité, mais descendant parfois se heurter à celle-ci. À l'époque de Marx, les progrès de l'économie politique, de la science et de la logique avaient posé les bases nécessaires pour que l'on pût concevoir le développement de l'humanité tout aussi objectivement que n'importe quel processus naturel, au lieu d'en faire un sujet de spéculation.

Là où cesse la spéculation, dans la vie effective, débute donc la science effective et positive, la présentation de l'activité pratique, du processus de développement pratique des hommes. Les formules concernant la conscience cessent, un savoir effectif doit nécessairement prendre leur place. Avec la présentation de la réalité effective, la philosophie autonome perd son milieu d'existence. (Friedrich Engels & Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, 1845-1846, Éditions sociales, 1976, p. 21)

Dès lors, le problème était de prendre conscience des forces motrices du développement de la vie matérielle des humains.

On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce qu'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même. (p. 15)

L'apparition de la classe ouvrière, sa lutte contre le capitalisme créent des conditions où il devient possible de mettre fin à une situation dans laquelle les produits du travail des humains dominent ceux-ci par l'intermédiaire du pouvoir de la classe dirigeante. « L'aliénation » sera abolie par le renversement du capitalisme ; dans une économie socialiste, les humains recourront à tous les produits de l'histoire de l'humanité, pour eux-mêmes, selon un plan. Comparons cette perspective à celle de Hegel : l'abolition « philosophique » de l'aliénation, selon lui, consistait à « réapproprier » à l'être humain le monde objectif en détruisant son objectivité, en le concevant comme n'étant qu'une expression pure et simple de la conscience de soi, en la saisissant seulement par la pensée. Son objectivité devait être détruite, parce que c'était elle, précisément, qui l'empêchait de coïncider avec « l'essence » de l'être humain, la subjectivité, la conscience de soi. Pour Marx, cette « essence » de l'être humain, c'est l'activité pratique des humains eux-mêmes dans l'histoire.

Une dialectique matérialiste, du genre de celle que Marx désira toujours trouver le temps d'écrire, et dont Lénine jeta délibérément les bases dans ses notes sur Hegel, doit par conséquent renverser l'image que Hegel a donnée des rapports entre les formes de la pensée et l'histoire de la nature et de la société. L'évolution de la pensée, l'origine et le progrès de la logique et de la science doivent être considérés dans leur contexte total, en tant que produits du développement de l'activité humaine, et partie intégrante vitale de ce développement, de l'organisation de l'espèce humaine en société afin de développer et d'approfondir les techniques dont elle dispose pour conquérir la nature. Développer et approfondir la dialectique matérialiste exigera non seulement une science de l'histoire, par-dessus tout de cette histoire économique qui était, avant Marx, un livre scellé de sept sceaux, mais aussi une psychologie scientifique.

<i>Ergo :</i>		
Histoire de la philosophie	} voilà les domaines du savoir dont doit être composée la théorie de la connaissance et la dialectique	
la philosophie grecque a indiqué tous ces moments	} » des sciences singulières » du développement intellectuel de l'enfant, des animaux » du langage NB : + la psychologie + la physiologie des organes des sens	} kurz *, l'histoire de la connaissance en général
		} tout le domaine du savoir

(Œuvres t. 38, p. 336)

La théorie matérialiste dialectique du savoir, la science de la pensée humaine, est l'histoire scientifique des fondements matériels, des origines et du développement de la pensée véritable des humains, dans le contexte de leur activité pratique, avant tout dans la production.

En esquissant, dans ses *Cahiers*, une théorie matérialiste dialectique de la connaissance, Lénine ne fait que développer les idées du jeune Marx sur l'activité pratique, le travail social, comme « essence » de l'humanité. Ce que l'être humain contemple dans la philosophie (sa propre pensée) est le reflet d'un monde objectif en partie produit par son propre travail.

Car l'homme ne se double pas lui-même d'une façon seulement intellectuelle, comme c'est le cas dans la conscience, mais activement, réellement, et il se contemple donc lui-même dans un monde qu'il a créé. (Manuscrits de 1844, Éditions sociales, 1972, p. 62)

Lénine pouvait s'appuyer, non seulement sur le rejet philosophique de Hegel par le jeune Marx mais, mieux encore, sur l'étude scientifique de l'économie et de la société, poursuivie par Marx à la suite de son tournant vers le matérialisme. Le « monde objectif » créé par l'humanité se ramène à une succession déterminée de formations économique-sociales historiquement spécifiques, basées sur des rapports de production déterminés. Ces « structures économiques », les rapports nécessaires dans lesquels entrent les humains pour exploiter les forces productives, les arts et les techniques édifiés par la totalité de l'expérience humaine, sont les fondements objectifs de l'activité de l'espèce tout entière, et, par conséquent, de toute théorie scientifique de cette activité. Avec la fin de la philosophie spéculative, la science de la société, ou matérialisme historique, reçoit pour tâche de recenser les liaisons et les contradictions nécessaires dans la vie sociale, en commençant par « le mode de production de la vie matérielle ».

Rendre la classe ouvrière consciente de ces contradictions, afin de mieux organiser sa lutte contre le capitalisme, fut, pour Marx, l'œuvre de sa vie, largement consacrée à l'analyse scientifique de la société capitaliste et de ses contradictions. Les marxistes d'aujourd'hui ont la responsabilité et la possibilité de poursuivre et d'enrichir cette œuvre en donnant un tableau des rapports entre la société capitaliste à son déclin, la lutte du prolétariat, et la conscience ou la théorie du prolétariat, qui est à son plus haut point dans le parti révolutionnaire.

Les plus importantes contributions dans ce sens ont été fournies par Lénine, entre 1896 et sa mort, et par Trotsky, dans la lutte contre la dégénérescence stalinienne du mouvement communiste international,

puis pour la construction de la 4^e Internationale, durant la période de désintégration violente de l'impérialisme, entre 1922 et 1940.

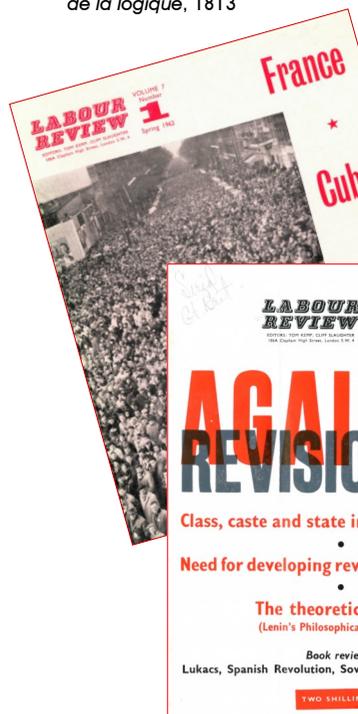
MARXISME ET EMPIRISME

Les *Cahiers* sur Hegel peuvent sembler obscurs et leur actualité discutable, alors que des choses importantes se passent dans le monde entier. Pourtant, c'est précisément sur le front théorique que doit être menée la lutte la plus acharnée et la plus intransigeante. Une conception erronée dans ce domaine peut conduire à une méthode entièrement fautive ; les rapports entre les faits sont alors compris complètement de travers et des conclusions désastreuses en sont tirées. Par exemple, certains « marxistes » prétendent que la méthode marxiste a le même point de départ que l'empirisme, à savoir les « faits ». Il est difficile de comprendre dans ce cas pourquoi Lénine et d'autres ont perdu tant de temps à étudier Hegel et la méthode dialectique. Bien entendu, toute science est fondée sur les faits. Cependant la définition et l'établissement des « faits » sont d'une importance cruciale pour toute science. Créer une science, c'est précisément, pour une bonne part, la délimiter et la définir en tant que domaine de recherche, avec ses lois propres : l'expérience montre que les « faits » ont entre eux des liens objectifs, qu'ils obéissent à des lois ; c'est dans cette voie qu'une science de ces faits prend sa signification, et son utilité en tant que fondement de l'activité pratique. Nos « marxistes » empiristes sont bien loin de là dans le domaine de la société et de la politique. Leur procédé consiste à dire : nous avons un programme, basé sur les faits tels qu'ils étaient en 1848, ou 1921, ou 1938 ; aujourd'hui, les faits sont visiblement différents, il nous faut donc un nouveau programme.

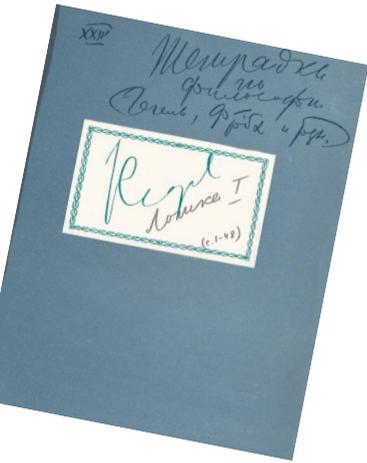
C'est ainsi que la prétendue « 4^e Internationale » du groupe Pablo décida, il y a quelques années, que la bureaucratie stalinienne et ses filiales dans



Hegel, *La Science de la logique*, 1813



La revue qui a publié l'étude



Le premier cahier de Lénine sur la dialectique, septembre 1914



les divers pays étaient désormais contraintes d'agir différemment, du fait du changement des circonstances objectives (« faits »). De nouveaux « courants révolutionnaires » se faisaient jour dans le monde, particulièrement, ces derniers temps, dans la révolution coloniale. La conséquence de cette « pression des masses » serait de contraindre les bureaucraties à agir contre leurs désirs, et à conduire les travailleurs au pouvoir. L'extension de la révolution coloniale, la « libéralisation » du régime soviétique, la dénonciation de Staline par Khrouchtchev, tels étaient les « faits » choisis dans ce cas. Et maintenant, voici que l'on nous annonce encore l'apparition d'une nouvelle sorte de faits, avec la révolution en Algérie, en Guinée et surtout à Cuba : des révolutions socialistes peuvent succéder « organiquement » à des révolutions démocratiques, même sans la formation de partis ouvriers révolutionnaires.

Voilà un type de révisionnisme fondé sur les « faits » des empiristes. Ceux qui refusent d'abandonner le programme marxiste de la révolution permanente, la dictature du prolétariat, le caractère décisif de la victoire des travailleurs dans les pays capitalistes avancés, la nécessité de construire des partis révolutionnaires pour l'emporter sur les faux dirigeants de la classe ouvrière dans tous les pays, ceux-là sont accusés d'avoir une méthode subjective et idéaliste, de refuser les faits nouveaux ou la réalité nouvelle qui doivent constituer le fondement de notre politique. Les staliens font au trotskysme des critiques analogues : ils nous accusent de dogmatisme, parce que nous ne comprenons pas que la coexistence pacifique et les voies parlementaires vers le socialisme sont rendues possibles par la « nouvelle réalité » de la puissance soviétique.

Une conception, non marxiste, des « faits » conduit à ces positions révisionnistes. Voici ce que nos « objectivistes » disent en réalité, lorsqu'ils

MICHEL PABLO (1911-1996) ET LE RÉVISIONNISME



Mikhailis Raptis étudie à l'université polytechnique d'Athènes puis à la Sorbonne à Paris. Il rejoint en 1928 les Archéo-marxistes, puis en 1934 la section grecque (OKDE) de la 4^e Internationale. Membre du secrétariat européen clandestin, il est l'artisan de l'unification de trois groupes bolcheviks-léninistes français dans le PCI en 1943. Après la guerre, Pablo devient le « secrétaire général » de l'Internationale avec l'appui de Cannon.

Comme Cannon (SWP américain) et Healy (minorité du RCP britannique), le secrétariat international (Pablo, Mandel, Frank, Maitan, Posadas...) peine à percevoir la stabilisation du capitalisme. Puis, frustré par la stagnation de l'Internationale, il cherche des raccourcis, d'abord avec Tito dont il adopte l'autogestion, puis avec Mao et les directions nationalistes des pays dominés. En 1951, le congrès entérine la révision du programme avec le soutien de Cannon et de Moreno : l'URSS peut être réformée et les partis staliniens peuvent être redressés, le front uni anti-impérialiste est réhabilité. La révolution devient un processus objectif qui porte les directions existantes à l'accomplir. Le rôle des « trotskystes » serait de les pousser à gauche. La conséquence est qu'il faut entrer, suivant les pays, soit dans les partis réformistes, soit dans les mouvements nationalistes bourgeois. Seuls la majorité du PCI français, le MAS suisse et la minorité du GCIVF vietnamien s'opposent.

En 1952, Pablo, Frank et Mandel excluent la section française. En 1953, le SWP et le Club britannique rompent avec Pablo en 1953. La 4^e Internationale explose et ne s'en remettra pas. Le groupe de Grant (RSL) devient le représentant britannique du SI pabliste. Certes, le Comité international (CIQI) rassemble en 1953 les sections qui s'opposent au cours pro-stalinien de Pablo et Mandel, mais sans remettre au cause la capitulation devant le nationalisme bourgeois. Le CIQI reste fédéral et ses composantes capitulent l'une après l'autre devant les mêmes pressions que Pablo. En 1963, le SWP de Hansen et le POR-PO de Moreno en Argentine rejoignent le SI pour former le SUQI procastriste, d'où viennent le NPA et le PTS argentin. De son côté, Pablo devient conseiller de Ben Bella en 1961, il aide à la fondation en Grèce du PASOK en 1974, il place les plus grands espoirs dans Gorbatchev. Il soutient même le criminel de guerre serbe Milosevic.

Son héritage est dispersé entre la « QI » mandéliste ; les FT-QI, UIT-QI, LIT-QI, LIS, FLTI-CQI, CO-ICOR, SoB morénistes ; les CIO, TMI et ASI grantistes ; le SWP barniste...

proclament que « l'histoire est de notre côté » : regardez les grandes luttes qui se déroulent, ajoutez-les les unes aux autres sans les analyser, laissez-vous aller à vos impressions sur leur signification, additionnez tout cela et vous avez... « les faits ». Des révolutions coloniales sont victorieuses ici, victorieuses là, et ailleurs encore ; la victoire de la révolution coloniale est donc un fait. Des dirigeants nationalistes comme Nkrumah, Mboya, Nasser... tiennent des discours « antiimpérialistes », et même opèrent des nationalisations : cela indique que l'histoire tend irréversiblement et inexorablement à pousser les politiciens non-prolétariens dans la direction du socialisme. Mais un « objectivisme » de ce genre est une collection d'impressions, et non une riche analyse dialectique du tableau d'ensemble, où les divers éléments seraient mis en relation les uns avec les autres.

Une analyse vraiment objective commence par les rapports économiques entre les classes à l'échelle mondiale et dans les divers pays. Elle poursuit en analysant les rapports entre les besoins de ces classes, leur conscience et leur organisation. Là-dessus elle fonde son programme pour la classe ouvrière, à l'échelle internationale et dans chaque secteur national.

Une énumération de « forces progressistes » n'est pas une analyse objective ! Elle en est même l'opposé, c'est à dire qu'elle n'est qu'une collection d'impressions superficielles, l'acceptation de la conscience existante non-scientifique de la lutte des classes contemporaine, qui est celle des participants à cette lutte, en premier lieu des politiciens petits-bourgeois qui dirigent les mouvements nationaux et les mouvements ouvriers bureaucratés. Et, lorsque les « théoriciens » de ce genre s'efforcent de dissimuler leur sottise théorique en suggérant que Castro et d'autres sont des marxistes « naturels », cela ne fait que confirmer qu'ils ne savent pas qu'ils sont tombés si bas. Ils semblent suggérer que, dans les périodes où la tension révolutionnaire est à son comble, ceux qui participent aux luttes des masses parviennent facilement et spontanément aux concepts révolutionnaires. Or, c'est précisément dans de telles périodes que la conscience scientifique, la théorie et la stratégie développées préalablement dans la lutte, au cours d'une longue période, reçoivent leur récompense (voir Cliff Slaughter, « What is Revolutionary Leadership ? », *Labour Review* 5-3, octobre 1960).

L'essence de l'histoire du mouvement révolutionnaire prolétarien, c'est l'effort conscient pour développer la théorie scientifique et une stratégie qui en découle. Tout bavardage sur une évolution « naturelle » vers

le marxisme tend à amoindrir la nécessité de mener ce processus. L'empiriste croit qu'il peut étudier les différents éléments du processus social tels qu'ils se présentent eux-mêmes au jour le jour. En les ajoutant les uns aux autres, on obtiendra, croit-il, un tableau « objectif » ou « réaliste » d'ensemble, et une perspective internationale. Une telle façon d'aborder les problèmes est, bien sûr, en liaison étroite avec la méthode soi-disant « scientifique » si vigoureusement dénoncée par Hegel et Lénine. La méthode dialectique a d'abord pour tâche de comprendre, dans leur développement, les contradictions fondamentales, c'est à dire les contradictions dans l'économie et entre les classes, ensuite d'étudier sur cette base les manifestations politiques et idéologiques comme parties d'une totalité en développement. À plusieurs reprises, Lénine se réfère, dans ses *Cahiers*, à ce qu'Engels appelait la « *mauvaise dialectique, ces recettes artificielles qui s'appliquent abstraitement à tous les phénomènes, essayant de leur imposer une structure préfabriquée du genre « thèse, antithèse, synthèse »*, ou « deux aspects opposés ». Comme le dit Engels, la connaissance des catégories de la dialectique ne fournit pas la solution de n'importe quel problème scientifique. Dans chaque cas, il faut étudier systématiquement la réalité en question, analyser les forces qui s'y développent. Ceux qui bavardent sur l'« application » de la dialectique commettent l'erreur de croire que la « méthode dialectique » est un raccourci qui rend inutile tout ce dur travail.

À quel point Lénine avait bien assimilé la méthode de Marx, c'est ce qu'il a démontré dans ses critiques pénétrantes de Trotsky, et surtout de Boukharine, lors de la « discussion sur les syndicats » en 1920. Les remarques sur la dialectique qu'il a faites au cours de cette controverse doivent être lues par quiconque étudie les *Cahiers philosophiques*, car elles constituent un prolongement, en termes clairs, de bien des points esquissés dans les notes sur Hegel.

DIALECTIQUE ET ÉCLECTISME

En 1920 se déroula au sein du parti communiste de la jeune république soviétique une controverse vitale sur les rapports entre les syndicats et l'État. Les discours de Lénine sur ce sujet constituent les premiers coups portés par lui dans la bataille qu'il a livrée contre le péril bureaucratique en Russie soviétique ; mais, ce qui nous intéresse pour le moment, ce sont les arguments relatifs à l'emploi de la méthode dialectique, qu'il développe lors des désaccords avec Trotsky, et plus particulièrement avec Boukharine. Trotsky soutenait que les syndicats devaient subordonner leur indépendance à l'État ouvrier ; il disait que le

seul moyen de changer les directions syndicales conservatrices et routinières était de donner une « forte secousse » aux syndicats ; Lénine lui reprocha de prendre comme point de départ des vues abstraites sur les rapports entre les travailleurs organisés et « leur » État. Or les problèmes étaient ici politiques : l'État soviétique était nécessairement affaibli par des déformations bureaucratiques.

Notre État est un État ouvrier présentant une déformation bureaucratique. (« Les syndicats, la situation actuelle et les erreurs de Trotsky », 30 décembre 1920, *Œuvres* t. 32, Progrès, 1962, p. 17)

Nous avons un État ouvrier avec cette particularité que c'est la population paysanne qui prédomine dans le pays et c'est un État ouvrier avec une déformation bureaucratique. (« La crise du parti », 19 janvier 1921, p. 41)

Cela avait un effet politique particulier sur l'attitude des travailleurs, qui avaient besoin de syndicats pour les défendre contre « leur » propre État.

Les syndicats sont loin d'avoir perdu la base de « lutte économique » contre les déformations bureaucratiques de l'appareil soviétique, la sauvegarde des intérêts matériels et moraux des masses laborieuses... (« À nouveau les syndicats, la situation actuelle et les erreurs de Trotsky et de Boukharine », 25 janvier 1921, p. 99-100)

Trotsky commettait une erreur de méthode en « *partant des tâches économiques* » et en reprochant à Lénine d'être trop « *politique* ».

Vous ne posez pas le problème en marxistes. Les thèses [de Trotsky] contiennent tout d'abord de nombreuses erreurs théoriques. Cette façon d'apprécier le rôle et les tâches des syndicats n'est pas marxiste parce qu'il est impossible d'aborder un sujet aussi vaste sans réfléchir aux particularités de la situation actuelle, sous son aspect politique. Ce n'est pas sans raison que nous avons écrit avec le camarade Boukharine dans la résolution du 9^e congrès du PCR [ex-POS DR] sur les syndicats que la politique est l'expression la plus concentrée de l'économie. (p. 25)

L'orientation erronée de Trotsky, proposant de « *secouer les syndicats* », « *découlait de cette méthode erronée* », « *et si cette erreur n'est pas reconnue et corrigée, elle conduira à la chute de la dictature du prolétariat* », disait Lénine.

Il faut noter ici l'insistance que mettait Lénine à considérer toute question politique particulière du point de vue du développement de la révolution et de la dictature de la classe ouvrière dans leur ensemble. Dans son *Testament*, il part de même de la nécessité de préserver l'alliance des

ouvriers et des paysans, base du pouvoir soviétique ; les critiques contre la bureaucratie et les traits de caractère personnels de Staline se situent dans ce contexte plus vaste. Considérer les questions particulières comme des parties de la totalité en développement à laquelle elles appartiennent est la méthode la plus concrète pour les étudier, même si cela semble, de prime abord, être un long détour. Ce n'est que si nous partons de la phase spécifique atteinte dans le développement de l'État et de la société en tant que totalité que nous aurons présents à l'esprit les aspects les plus urgents et les plus spécifiques du problème en discussion.

Le principe fondamental de la dialectique est qu'il n'existe pas de vérité abstraite, la vérité est toujours concrète. (Vladimir Lénine, « Un pas en avant, deux pas en arrière », 1904, *Œuvres* t. 7, Progrès, 1975, p. 431)

Avec Boukharine aussi, Lénine est très violent. En s'efforçant de clarifier la controverse sur les syndicats, Boukharine utilisait un genre très commun de « dialectique ». Il pensait que Trotsky voyait trop les syndicats du point de vue de l'organisation, de « l'appareil » des syndicats dans l'État ouvrier ; Zinoviev, de son côté, insistait trop sur les syndicats comme « école du communisme ». Pour Boukharine, ils avaient tous deux partiellement raison : les syndicats étaient « d'une part » une école, etc., « d'autre part », un appareil, etc. Dans ce cas, Boukharine abordait lui aussi la question de façon trop abstraite ; comme toujours, il tendait plutôt vers l'éclectisme que vers la dialectique, c'est à dire qu'il essayait d'accéder à la vérité en juxtaposant diverses vues partielles, plutôt qu'en faisant une étude scientifique indépendante de l'ensemble. Lénine caractérise très nettement la méthode de Boukharine :

Pourquoi cet argument de Boukharine est-il de l'éclectisme mort, privé de contenu ? Parce que Boukharine ne fait pas le moindre effort pour analyser par lui-même, de son propre point de vue, l'historique du débat (le marxisme, c'est à dire la logique dialectique, l'exige absolument) et toute la façon dont on a abordé la question, la façon dont on l'a posée ou, si vous voulez, toute l'orientation donnée à la façon dont a abordé la question dans le moment présent, dans les circonstances concrètes présentes. Boukharine ne fait pas le moindre effort en ce sens ! Il traite la question sans faire la moindre étude concrète, avec de pures abstractions, et prend un petit morceau de Zinoviev, un petit morceau de Trotsky. C'est de l'éclectisme. (« À nouveau les syndicats, la situation actuelle et les erreurs de Trotsky et de Boukharine », 25 janvier 1921, *Œuvres* t. 32, Progrès, 1962, p. 95)

Quelques « marxistes » pensent que la méthode dialectique consiste à décréter arbitrairement l'existence de deux forces opposées dans un phénomène, et à décrire le phénomène dans les termes de cette « opposition ». Mais quels sont les deux « côtés » de la chose qu'il faut choisir ?

D'une part les syndicats sont une école, d'autre part ils sont un appareil ; d'une troisième, ils sont une organisation ouvrière ; d'une quatrième, ils sont presque exclusivement des organisations d'ouvriers industriels ; d'une cinquième, ils sont des organisations par branche de production, etc. Nous ne trouvons chez Boukharine pas même l'ombre d'une justification quelconque, d'une analyse personnelle quelconque visant à démontrer pourquoi il faudrait prendre les deux premiers « aspects », et pas les troisième, quatrième, cinquième, etc. C'est pourquoi les thèses du groupe Boukharine ne sont qu'un pétard éclectique. Boukharine pose toute la question du rapport entre « l'école » et « l'appareil » d'une manière radicalement fausse, éclectique. (p. 96)

Il faut insister, l'étude de la méthode dialectique n'est pas une occupation oiseuse ; sans elle, les marxistes courent le danger de tomber dans l'empirisme, dans un « praticisme » étroit, dans une manière mortellement routinière de traiter des questions politiques vitales. Dans la controverse sur les syndicats, Lénine a démontré pratiquement sa maîtrise des idées qu'il avait étudiées toute sa vie et particulièrement dans ses *Cahiers philosophiques*. Partir de la totalité aux multiples aspects, contradictoire et en développement, comprendre la phase particulière de développement à laquelle on a affaire et l'expression nécessaire des contradictions internes durant cette phase, telle est l'essence de la méthode dialectique. Il n'y a pas de méthode qui puisse être plus opposée à l'empirisme.

Dans le SPD [Parti social-démocrate d'Allemagne, le principal parti de l'Internationale ouvrière de 1889 à 1914], Eduard Bernstein fut le premier à « réviser » le marxisme délibérément et en bloc [*Les Présupposés du socialisme*, 1898]. Il rejeta la révolution, et fonda le réformisme moderne, en arguant que les « faits » ne s'étaient pas conformés aux prévisions de Marx. Les travailleurs ne devenaient pas de plus en plus pauvres et n'étaient pas acculés à la révolte. Le capitalisme n'était pas de plus en plus proche de l'effondrement, etc., et c'est pourquoi le mieux était de travailler à l'intérieur du capitalisme, en le transformant graduellement par des changements partiels.

Rosa Luxemburg fut la principale adversaire de Bernstein dans la presse social-démocrate allemande. Sa polémique [*Réforme sociale ou*

révolution ? 1898-1899] est un modèle de méthode dialectique. Elle montra que l'erreur fondamentale de Bernstein était de prendre comme « preuves » des « faits » isolés et indépendants, supposés contredire les théories de Marx. Mais ce ne sont des faits que si l'on admet qu'ils ont une importance indépendante et séparée, si l'on néglige de voir en eux des aspects du système capitaliste et des problèmes généraux de son développement. De même, les réformes ne peuvent être jugées que dans une perspective historique. Seule une comparaison abstraite faite de l'extérieur peut aboutir à une opposition entre réforme et révolution. Si nous partons de la lutte des classes dans son développement, nous voyons que des réformes particulières ne sont obtenues et ne prennent un sens que sur la base de révolutions passées ; autrement dit, ce ne sont pas deux phénomènes séparés, exclusifs l'un de l'autre, mais deux aspects nécessaires du même processus de lutte. Des changements structurels, des changements dans le pouvoir exigent une révolution et la portée des réformes ne peut être appréciée que dans le cadre des révolutions passées ou aujourd'hui du point de vue de la construction d'un mouvement révolutionnaire apte à mener demain la classe ouvrière à la victoire.

Nous avons vu que les « faits », tels qu'ils se présentent eux-mêmes immédiatement ne sont pas suffisants pour une analyse marxiste ; bien plus, admettre que la somme de ces faits est la réalité ne peut que conduire à une adaptation opportuniste à la société existante. L'observateur empiriste ou « impressionniste » pense qu'il aborde les faits directement, sans préjugés, sans vues préconçues, sans théorie, et qu'en cela il est supérieur au marxiste « dogmatique » avec ses théories « figées ». Mais personne n'aborde les faits sans théories. La simple sélection de certains faits comme étant ceux qu'un doit additionner (ou par lesquels on doit être impressionné) indique qu'on leur accorde une certaine portée, contrairement aux innombrables autres « faits » ou « aspects » de la réalité. Ceux qui prétendent être objectifs en évitant d'abord toute théorie ne font en fait que se servir d'une théorie confuse et moins explicite ; une telle théorie est, en fait, façonnée par l'idéologie dominante de la société dans laquelle ils vivent. Ses préjugés quotidiens peuvent bien passer pour le « bon sens commun », mais ce sont les préjugés déterminés d'une société de classes déterminée.

Cependant, la théorie marxiste et la politique socialiste ne sont pas des vérités figées, tombées du ciel comme la manne. Elles se développent constamment, comme toute science ; nées dans la lutte contre l'idéologie bourgeoise, elles se sont développées par la lutte de la classe ouvrière et de ses organisations. Pour que le prolétariat prenne conscience de toute la signification de sa lutte internationale contre le pou-

voir du capital, il faut lutter avec acharnement et détermination pour défendre la théorie marxiste contre toute diversion. C'est pourquoi les grands pas en avant du mouvement socialiste ont toujours été précédés aussi bien par des batailles théoriques contre le révisionnisme que par des combats de classe politiques. Pour fonder notre programme socialiste sur le développement objectif de la lutte des classes, nous devons aiguïser nos armes théoriques. Seule une théorie scientifique peut pénétrer jusqu'à l'essence de la lutte de classe internationale, contre l'impérialisme.

Nos propres idées, c'est à dire notre évolution politique et théorique, doivent elles-mêmes être comprises dialectiquement. L'activité consciente des révolutionnaires et de la classe ouvrière sont des facteurs matériels de transformation de la société. Ne pas adopter une attitude critique vis-à-vis de notre propre histoire et de notre propre évolution théorique, c'est tomber dans l'idéalisme. Quand un courant révisionniste apparaît et même se renforce dans le mouvement marxiste, la tâche n'est pas simplement de « maintenir les principes marxistes », de démontrer sur quels points les révisionnistes s'en sont écartés et de continuer comme avant. Aucune leçon n'en serait tirée pour l'avenir. C'est en approfondissant leur critique du révisionnisme, en montrant ses racines historiques, en montrant comment il diffuse la pression des autres classes sur le prolétariat, que les révolutionnaires développent leur propre théorie. Quand nous affrontons la réalité, nous ne démarrons pas avec une feuille blanche, mais avec des armes (théories, formes d'organisation élaborées consciemment, mots d'ordre, stratégies) forgées durant une longue période d'action sur une réalité changeante. L'histoire et le développement de ces armes, la compréhension de leurs rapports avec la réalité tout entière, la façon dont elles sont devenues ce qu'elles sont et doivent revêtir une forme plus élevée et plus développée, dans la lutte contre les idées adverses, voilà ce que nécessite la lutte contre le révisionnisme. En d'autres termes, notre propre théorie, notre propre conscience (qui doit prendre la forme d'une « activité pratique-révolutionnaire ») doivent être comprises dialectiquement, comme toutes choses.

Les *Cahiers philosophiques* de Lénine fournissent la trame fondamentale d'une compréhension de ce problème, celui de la nature dialectique du développement de la conscience. Les *Cahiers philosophiques* y reviennent sans cesse. La dialectique est la théorie de la connaissance du marxisme, répète souvent Lénine, voulant dire par là que la dialectique est une théorie scientifique de l'apparition et du développement de la pensée humaine. Le lecteur pourra suivre lui-même les idées de

Lénine sur les aspects généraux de ce problème dans ses notes sur la *Science de la logique* de Hegel ; tout ce que nous avons essayé de montrer, c'est la continuité des écrits de Lénine avec toute la tradition marxiste de la pensée révolutionnaire et la liaison entre des questions « philosophiques » apparemment obscures et des problèmes politiques brûlants, non seulement du temps de Lénine mais aussi du nôtre.

MARXISME ET RÉVISIONNISME

Lénine, en 1914-1916, entreprit l'étude de Hegel en plein milieu d'une offensive générale contre le révisionnisme dans le mouvement socialiste international. Fait significatif, les « communistes » d'aujourd'hui, qui prétendent, au mépris de toute vérité, suivre la voie tracée par Lénine, trouvent nécessaire d'accuser les marxistes de notre époque, les trotskystes, d'être des « théoriciens de salon », coupables de consacrer leur temps aux livres et à l'histoire, au lieu de se consacrer aux tâches pratiques (c'est à dire à la capitulation devant l'impérialisme). De même, certains soi-disant trotskystes trouvent surprenante et ridicule l'attitude des marxistes qui recherchent avec persévérance les racines philosophiques et méthodologiques des divergences sur les problèmes politiques actuels. Lénine considérait sans aucun doute ses travaux sur la *Science de la logique* de Hegel comme un aspect absolument indispensable de la lutte qu'il menait contre le révisionnisme. En effet, pour vaincre et détruire les idées fausses répandues dans l'Internationale ouvrière, il était nécessaire de redécouvrir la conception dialectique fondamentale du rapport qui existe entre la théorie et la pratique.

Ce rapport ne peut être compris « en général » ni « une fois pour toutes » : le marxisme n'est pas un système philosophique mais un guide scientifique pour l'action ; ce n'est que dans le processus de la lutte contre les conceptions fausses qui apparaissent dans le mouvement réel que l'on peut assimiler la méthode marxiste ; c'est seulement en participant à ce combat que les marxistes peuvent découvrir la signification véritable des textes qu'ils doivent étudier. En même temps, les marxistes, organisés en parti révolutionnaire, développent la théorie, préparant ainsi les combats de leurs successeurs.

L'étude qu'il a consacrée à la dialectique a permis à Lénine de se réarmer, et de réarmer le Parti bolchevik et la classe ouvrière internationale, en mettant l'accent, en plein cœur de la première guerre mondiale et de la période de préparation de l'Internationale communiste [la Gauche de Zimmerwald animée par Lénine, Radek et Zinoviev, 1915-1919] sur la nécessité de revenir aux questions fondamentales de la

philosophie et de la méthode dialectique. La grande importance de ces travaux peut se mesurer à l'aptitude dont Lénine a fait preuve pour résoudre les problèmes de stratégie et de tactique que posait la révolution russe de 1917, au moment où les « vieux bolcheviks », en approuvant et en reprenant les mots d'ordre d'un programme périmé (y compris le mot d'ordre défendu par Lénine lui-même en 1905-1906), faillirent empêcher le Parti bolchevik et la classe ouvrière de saisir l'occasion révolutionnaire qui s'offrait à eux.

Dans son ouvrage *L'État et la révolution* [septembre 1917], Lénine devait donner un appui théorique magistral à sa campagne pour la mobilisation de la classe ouvrière et de ses alliés paysans en vue du renversement du gouvernement provisoire. Il va de soi que ce livre est bien connu en tant qu'exposé classique du marxisme révolutionnaire sur le problème de la conquête du pouvoir par la classe ouvrière. En outre, il mérite une étude attentive du point de vue de la méthode dialectique.

Pour présenter la théorie marxiste de l'État comme un guide pour l'action, une théorie scientifique, Lénine ne se contente pas de donner une liste de principes abstraits fixés à jamais, et de les opposer aux théories « incorrectes ». Il montre au contraire que la théorie marxiste de l'État s'est développée en tant qu'expression scientifique des besoins et de l'expérience de la classe ouvrière dans son combat. « *Le marxisme est l'expression consciente d'un processus historique inconscient* » [Lev Trotsky, *Ma vie*, 1929, Gallimard, 1973, p. 397]. La théorie marxiste de l'État doit refléter l'expérience de la classe. Lénine commence par expliquer comment Marx et Engels, en 1847-48, ont donné une première définition générale de l'État comme un organe de l'oppression d'une classe par une autre. Leur conception matérialiste de l'histoire leur permettait de démontrer que même ceux des caractères de l'État que l'on tenait pour « naturels » et inévitables étaient, en fait, les conséquences de la division de la société en exploités et exploités.

Dès 1847-1848, il y avait, au sein du mouvement ouvrier, des penseurs opportunistes qui rejetaient cette conception. Lénine fait remarquer que, depuis l'époque de Marx, les caractères militaristes et répressifs de l'État ont été partout concentrés et renforcés en vue de défendre le pouvoir du capital financier et des monopoles, dans leur effort pour mettre au pas la classe ouvrière et conquérir les marchés du monde au moyen de la guerre impérialiste. Parallèlement à ce processus, note Lénine, les tendances opportunistes et petites-bourgeoises du mouvement ouvrier ont abandonné la conception marxiste de l'État, pour finir par capituler en 1914 en soutenant « leur » État national dans sa guerre contre d'autres

États. Il en est résulté une situation telle qu'il était nécessaire, comme l'a montré Lénine, d'envisager le problème de l'État sous tous ses aspects, de façon dialectique, si l'on voulait mener un combat décisif pour la conquête du pouvoir et contre l'opportunisme.

Cela nécessitait de :

1 / Exposer la conception de Marx et Engels, en relation avec leur théorie générale du matérialisme historique.

2 / Analyser l'expérience accumulée par la classe ouvrière durant les luttes révolutionnaires, en particulier en 1848, en 1871 (Commune de Paris), en 1905 et en 1917 (les révolutions russes), en démontrant que le marxisme avait tiré les leçons de ces combats et s'était développé en intégrant ces expériences. Ainsi, ce n'est qu'après 1871 que Marx et Engels ont donné une forme concrète aux idées suivantes :

- l'ancien appareil d'État doit être brisé, et non pas saisi ;
- le nouveau pouvoir, le pouvoir des travailleurs, doit être une « commune » qui fasse participer au gouvernement la classe ouvrière tout entière et prépare sa propre disparition ; autrement dit, la conception ancienne, plus « générale », plus abstraite, prenait ainsi une forme plus concrète en devenant un élément de la lutte pratique menée par la classe ouvrière contre l'État capitaliste.

3 / Expliquer que le marxisme ne se développe et ne peut continuer de se développer, en tant que guide pour l'action de la classe ouvrière, que dans la lutte contre les conceptions erronées que représentent, au sein du mouvement, des tendances étrangères. Cela correspond à ce que Lénine appelait « encore un autre aspect nouveau de la *Science de la logique* de Hegel », l'histoire de la théorie, elle-même se développant à travers le conflit.

Ainsi, les idées de Marx lui-même n'ont pu se clarifier qu'à travers une lutte acharnée contre les opportunistes d'une part, les anarchistes de l'autre. Lénine revient sur ces conflits et poursuit le combat contre les traîtres de sa propre époque. Il met ainsi concrètement à l'épreuve les idées sur la méthode dialectique qu'il a tirées de l'étude de Hegel. Idées et théories sont des armes dans l'activité pratique du mouvement ouvrier ; il faut consciemment les tenir prêtes et les aiguiser ; il faut, au prix d'un dur effort théorique, tirer de l'expérience de la classe jusqu'aux moindres enseignements. Si cette expérience est vécue de façon purement routinière, la classe ouvrière se trouve livrée à la domination des idées capitalistes ; c'est là le but vers lequel tendent les « théories » opportunistes. Lénine savait que, pour développer et comprendre ses propres idées sur

l'État et la révolution, il lui faudrait y voir la plus récente expression du développement des idées marxistes, elles-mêmes partie intégrante de la lutte menée par la classe ouvrière, force objective, pour parvenir à une véritable conscience de la signification de son combat contre la classe capitaliste. Dans cette lutte, un rôle essentiel revenait à la bataille livrée contre les chefs opportunistes, qui avaient pour mission de contenir l'action de la classe ouvrière dans les limites du réformisme ou du nationalisme.

Nous n'avons pas l'intention de détailler davantage, quiconque veut étudier la théorie marxiste n'aura qu'à lire le livre de Lénine, pour voir comme il fustige ceux qui déforment le marxisme. Ces derniers, en opportunistes qu'ils sont, se trouvent contraints de rejeter la méthode dialectique et de piétiner les écrits de Marx en fragments séparés dont ils invoquent l'un ou l'autre, à l'appui de leur argumentation du moment, choisissant à leur guise dans les textes du passé de quoi dissimuler leur pratique actuelle de trahison. C'est ainsi que Kautsky et ses pareils ne procèdent pas à une étude historique approfondie de l'État ni de la théorie de l'État développée par Marx ; ils aiment mieux citer des exemples et des précédents abusivement isolés de leur contexte historique. Il faut envisager tout cela dans le contexte des trahisons commises, après 1914, à l'échelle internationale, par la sociale-démocratie et de la révolution russe de 1917. Le livre de Lénine s'inscrit dans la rupture nécessaire avec les « sociaux-traîtres » de la Deuxième Internationale. On ne saurait trouver plus belle illustration de l'unité de la théorie et de la pratique dans la conception marxiste.

Il faut aux opportunistes, pour couvrir leur activité pratique, une sorte particulière de théorie, ou plutôt de reniement de la théorie. Leurs idées sont des idées imposées à la classe ouvrière par une bureaucratie que ses intérêts lient à l'ennemi de classe (dont le maintien de l'État national au sein duquel elle compte conserver ses privilèges économiques et parlementaires). De telles idées s'opposent à la dialectique, car la théorie dialectique met la classe ouvrière à même de voir les relations réciproques entre tous les combats qu'elle livre sur tous les fronts et dans tous les pays et exprime scientifiquement dans sa conscience ses véritables intérêts matériels en tant que classe. C'est ainsi que Lénine avait élaboré une théorie dialectique de l'État, en retraçant l'évolution en fonction des besoins de la classe, et en dépit de ceux qui voulaient la freiner dans ses luttes ; armé de cette théorie, il a pu, en 1917, mener à l'action le Parti bolchevik et le prolétariat russe. Notons la richesse et l'efficacité que donne aux conclusions politiques la multiplicité d'aspects de la méthode dialectique. C'est parce qu'il avait saisi, en étudiant Hegel, l'importance qu'il y a à comprendre le développement des idées

dans la pratique, que Lénine a pu donner un caractère décisif aux luttes, aussi bien politiques que théoriques, de l'année 1917 alors que, dans les premiers mois, les bolcheviks, dans leur majorité, étaient résignés à une victoire de la bourgeoisie.

LÉNINE ET LE PARTI

Le mérite essentiel de Lénine est d'avoir enrichi le marxisme et la classe ouvrière d'une théorie et d'une méthode de construction d'un parti révolutionnaire apte à diriger la lutte pour le pouvoir. Tout au long de sa vie, Lénine s'est consacré à l'étude des problèmes que pose la construction d'un parti de ce type ; c'est dans ce but qu'il a soumis à un examen scientifique toute l'histoire de la Russie, la structure sociale de ce pays, l'expérience de la lutte des classes à l'échelle internationale et jusqu'aux détails les plus intimes de l'histoire intérieure du Parti ouvrier social-démocrate de Russie et de ses fractions. Par conséquent, il est en mesure d'envisager les individus et groupements divers, leurs idées et leurs manœuvres, non pas seulement dans leurs aspects immédiats, superficiels, mais en tant que heurts des forces sociales essentielles dans la révolution russe. Ses adversaires ont fréquemment reproché à Lénine la violence et l'âpreté qu'il manifestait dans les discussions au sein du parti. Mais l'insistance qu'il mettait sur des questions apparemment mineures, au point d'aboutir à des ruptures personnelles et à de violents conflits, n'était que la mise en oeuvre conséquente du centralisme révolutionnaire, des principes selon lesquels l'organisation du parti et les responsabilités individuelles doivent refléter pratiquement les besoins objectifs de la classe. Trotsky et un certain nombre d'autres ont expliqué que Lénine les avait souvent effrayés par ses attitudes « impitoyables », et que ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils avaient compris que cela ne tenait pas au caractère de Lénine, mais bien à ses convictions politiques les plus profondes.

Le centralisme révolutionnaire est un principe dur, autoritaire et exigeant. Souvent, à l'égard de personnes ou de groupes qui partageaient hier vos idées, il prend des formes impitoyables. Ce n'est pas par hasard que, dans le vocabulaire de Lénine, se rencontrent si fréquemment les mots : irréconciliable et implacable. C'est seulement la haute tension vers le but, indépendante de toutes les questions basement personnelles, qui peut justifier une pareille inclémence... En 1903, il ne s'agissait tout au plus que d'exclure Axelrod et Zassoulitch de la rédaction de « Iskra ». À leur égard, j'étais pénétré non seulement de respect, mais d'affection. Lénine, lui aussi, les estimait hautement pour leur passé. Mais il en était arrivé à conclure qu'ils devenaient de plus en plus gênants sur la route de l'avenir. Et, en organi-

*sateur, il décida qu'il fallait les éliminer des postes de direction. C'est à quoi je ne pouvais me résigner. Tout mon être protestait contre cette impitoyable suppression d'anciens qui étaient enfin parvenus au seuil du parti. De l'indignation que j'éprouvai alors provint ma rupture avec Lénine au 2^e congrès. Sa conduite me semblait inacceptable, impardonnable, révoltante. Pourtant, cette conduite était juste au point de vue politique et, par conséquent, nécessaire pour l'organisation. La rupture avec les anciens qui étaient restés figés dans l'époque préparatoire était de toutes façons inévitable. Lénine l'avait compris avant les autres. (Lev Trotsky, *Ma vie*, 1929, Gallimard, 1973, p. 199)*

Cette capacité de concentration permit à Lénine de concevoir, plus clairement que quiconque, le rapport qui existe entre théorie marxiste et organisation révolutionnaire. Dès le début, dans ses controverses avec les populistes, les « marxistes légaux » et les « économistes », il avait compris et souligné le fait que la théorie révolutionnaire est le caractère distinctif essentiel du parti révolutionnaire. Mais, là encore, il faut saisir la signification de la formule : elle veut dire que les conceptions apparues au cours du développement du parti doivent être comprises sous tous leurs aspects. La vie interne des tendances politiques au sein du parti, leur réaction aux différents problèmes et aux différentes crises surgies au cours du développement de la classe et du parti, nous devons toutes les comprendre si nous voulons savoir exactement où nous allons.

Prenons un exemple : en 1912, un certain nombre de mencheviks engagèrent une « offensive unitaire » dans l'espoir d'aboutir à la réunification avec les bolcheviks. Au sein du bloc d'août, ils expliquaient, avec l'aide de Trotsky, que, devant l'urgence des tâches politiques de l'heure, et puisque mencheviks et bolcheviks pouvaient parvenir à une entente sur un grand nombre de ces activités, la réunification était indispensable. La faille de cette vision était de s'écarter de la conception marxiste de la théorie et du programme politique. Nous ne devons pas partir des « faits », tels qu'ils ressortent immédiatement des tâches politiques de l'heure, mais d'une analyse théorique du processus de lutte des classes dont ces tâches urgentes sont une partie intégrante. Comme nous l'avons vu à propos de la théorie de l'État, il ne nous est possible de procéder à cette analyse théorique correcte qu'à la condition de voir comment ont surgi des conceptions unilatérales et fausses de la situation, et comment elles se sont perpétuées au sein du mouvement ouvrier. En condamnant le bloc d'août, Lénine s'est très clairement expliqué là-dessus ; voici comment Trotsky a, plus tard, résumé son point de vue :

J'ai participé activement à ce bloc. En un certain sens je l'ai créé. Politiquement j'étais en désaccord avec les mencheviks sur tous les problèmes fondamentaux ; j'étais en désaccord aussi avec les bolcheviks gauchistes, les vperiodistes ; j'étais beaucoup plus proche des bolcheviks sur l'orientation politique générale, mais j'étais hostile au « régime » léniniste, car je n'avais pas encore réussi à comprendre qu'un parti solidement soudé et centralisé est indispensable pour atteindre le but révolutionnaire. Aussi ai-je alors constitué ce bloc circonstanciel formé d'éléments hétérogènes et qui était dirigé contre l'aile prolétarienne du parti. Dans le « bloc d'août 1912 », les liquidateurs avaient leur propre fraction ; les vperiodistes avaient aussi une sorte de fraction. Moi, j'étais isolé, avec des camarades de pensée, mais sans fraction. Ce fut moi qui écrivis la plupart des documents, documents qui visaient en évitant les divergences de principes, à créer une apparence d'unanimité sur les « questions politiques concrètes ». Pas un mot sur le passé ! Lénine soumit le « bloc d'août » à une critique impitoyable et les coups les plus durs s'abattirent sur mon dos. Lénine démontra que, puisque je n'étais d'accord politiquement ni avec les mencheviks ni avec les vperiodistes, ma politique n'était que de l'aventurisme. C'était sévère, mais juste ! (Lev Trotsky, « D'une égratignure au danger de gangrène », 24 janvier 1940, Œuvres t. 23, ILT, 1986, p. 134-135)

Pendant toute la durée du débat, Lénine ne cessa d'y insister : les programmes des diverses tendances, dans leur orientation fondamentale, avaient été historiquement définis lors des scissions survenues antérieurement. Trotsky ne devait saisir que par la suite ce caractère fondamental de la méthode dialectique.

OPPORTUNISME ET DIALECTIQUE

Dès 1908, Lénine notait que la bourgeoisie, à mesure que s'aggrave sa faillite dans le domaine idéologique, tend de plus en plus à s'en remettre aux « révisionnistes » et aux renégats du marxisme du soin de défendre ses intérêts, en empêchant la classe ouvrière de prendre conscience de son rôle (« Marxisme et révisionnisme », 16 avril 1908, Œuvres t. 15).

Plus d'un demi-siècle après, ex communistes et ex marxistes de tout poil jouent ce rôle de façon beaucoup plus systématique et organisée que du temps de Lénine. De gigantesques fondations et instituts de recherche, de grandes sociétés d'édition, financées par le grand capital et ses gouvernements, offrent des carrières lucratives aux « experts »

en communisme, qui connaissent ce dernier « de l'intérieur » ; la « conscience d'ex-communiste » assure le succès sur ce marché. Au sein du mouvement révolutionnaire lui-même, apparaissent aussi des tendances qui s'adaptent au capitalisme, par l'intermédiaire de certaines couches intellectuelles, notamment de cercles littéraires et académiques comme celui de Jean-Paul Sartre en France ou celui de Charles Wright Mills aux Etats-Unis. Certains intellectuels appartenant à cette dernière catégorie se font de belles réputations de révolutionnaires et de critiques déclarés des traits les plus réactionnaires du gouvernement et du capitalisme contemporains ; mais toutes leurs critiques, sans exception, sont compatibles avec le maintien du capitalisme, car ils rejettent la conception selon laquelle il incombe à la classe ouvrière, en tant que classe, un rôle essentiel et échafaudent des « théories » où ils expliquent que cette conception n'était peut-être qu'une superstition du 19^e siècle (Wright Mills appelle « métaphysique ouvrière » cette insistance sur le rôle qui revient à la classe ouvrière). Il n'est pas sans intérêt de noter qu'ils jugent nécessaire de mettre aussi en cause la dialectique en usant de toutes les attaques classiques. Jean-Paul Sartre a récemment publié une volumineuse critique du matérialisme dialectique :

Si quelque chose comme une raison dialectique existe, elle se découvre et se fonde dans et par la praxis humaine à des hommes situés dans une société, à un certain moment de son développement. A partir de cette découverte, il faut établir les limites et la validité de l'évidence dialectique... S'il existe quelque chose comme un matérialisme dialectique, ce doit être un matérialisme historique, c'est à dire un matérialisme du dedans : c'est tout un de le faire et de le subir, de le vivre et de le connaître. Par là même, ce matérialisme, s'il existe, ne peut avoir de vérité que dans les limites de notre univers social... Quant à la dialectique de la Nature, elle ne peut être l'objet, en tout état de cause, que d'une hypothèse métaphysique. (Critique de la raison dialectique, Gallimard, 1961, p. 129)

Wright Mills, dans son dernier livre, a lui aussi manifesté une nette hostilité au matérialisme dialectique. C'est ainsi qu'il dit de la méthode de Marx qu'elle « est une contribution remarquable et durable, qui fait partie des meilleures méthodes sociologiques de réflexion et de recherches qui soient », tout en renvoyant le lecteur à une note en bas de page qui débute ainsi :

Je ne fais pas ici allusion à ces mystérieuses « lois de la dialectique », que Marx n'a jamais clairement expliquées, et dont ses disciples prétendent faire usage. (The Marxists, Dell, 1962, p. 129, pas traduit en français)

Ensuite vient la critique de chacune de ces « lois », enfin il conclut en ces termes :

En tant que guide pour la pensée, la « dialectique » risque d'être plus encombrante qu'utile ; car, si tout est dialectiquement lié avec tout, il faut « tout » connaître pour connaître quoi que ce soit, et il devient difficile de décrire des relations de cause à effet.
(p. 130)

Ce n'est pas un hasard si des tendances politiques opportunistes peuvent coexister avec l'abandon des fondements méthodologiques du marxisme. L'opportunisme consiste en une adaptation à l'ordre social existant ; les opportunistes n'usent du langage marxiste que pour justifier de laisser les choses aller dans le sens voulu par quelque développement objectif « inéluctable ». Opportunisme et progrès théorique ne peuvent coexister au sein du mouvement socialiste. La dialectique veut que tout problème, toute lutte, soient envisagés du point de vue fondamental de la lutte des classes dans l'ensemble du système ; elle signifie donc, aux yeux de l'opportunisme, sa propre condamnation ; car celui-ci a précisément pour rôle de se limiter, lui-même et ceux qui partagent son point de vue, à la « solution » de problèmes particuliers et limités concernant tel ou tel secteur de la classe ouvrière.

Lorsque la théorie marxiste ne parvient pas à s'enrichir et à se développer constamment dans la lutte, elle devient une simple couverture pour cette sorte d'opportunisme. Un exemple en est la théorie défendue par Pablo et ses partisans, qui prétendent que les forces objectives favorables au socialisme sont si grandes qu'il est aujourd'hui possible que les organisations de masses et leurs dirigeants actuels, sans en excepter les dirigeants petits-bourgeois, deviennent révolutionnaires et marxistes. Ce genre de théorie a pour conséquence pratique de retarder la concentration des efforts sur la construction d'une direction ouvrière indépendante. Du point de vue théorique, cela revient à substituer l'objectivisme au marxisme. Trotsky aurait adressé de rudes paroles à des « trotskystes » de cet acabit :

Un mode de pensée purement « historique », réformiste, menchevik, passif, conservateur, s'acharne à justifier, selon l'expression de Marx, l'ordure d'aujourd'hui par celle d'hier. Les représentants de ce type de pensée entrent dans les organisations de masse pour s'y dissoudre. (« Un État non ouvrier et non bourgeois », 25 novembre 1937, Œuvres t. 15, ILT, 1983, p. 313)

Bien entendu, les membres du groupe Pablo se sont efforcés d'invoquer certains passages extraits d'autres écrits de Trotsky pour se justifier d'avoir abandonné leurs devoirs révolutionnaires. Mais ils choi-

sisent et présentent constamment leurs citations de façon partielle et en les déformant. Voici un passage du même article de Trotsky ; il montre clairement dans quel contexte se situe ce qu'il dit de la réaction des organisations actuelles à la pression des masses :

Alors que les syndicats opportunistes actuels peuvent, sous l'impact de la décadence du capitalisme, et doivent, si nous y menons une politique correcte, se rapprocher de nos normes programmatiques et jouer un rôle historique progressif. Cela suppose bien entendu un changement complet de leurs directions. (p. 314)

Ce texte devrait servir de guide lorsque se pose ce genre de problème. Si la « théorie » consiste seulement à porter un verdict d'observateur sur « l'irréversibilité » ou « l'inéluctabilité » de telle ou telle tendance, elle dégénère en apologie. La théorie marxiste est un guide pour l'action ; elle aide à définir la politique correcte qui mènera au renouvellement complet des directions du mouvement ouvrier. Cette méthode consiste à poser chaque problème politique en mettant au centre l'activité révolutionnaire. Lénine s'efforçait d'approfondir cette méthode lorsqu'il insistait sur la nécessité de comprendre l'idée que nous nous faisons d'une chose en tant que dérivée de la pratique, et que c'est là un élément essentiel d'une compréhension actuelle correcte de cette chose. Encore tout jeune, Marx s'était aperçu que l'on ne pouvait sortir de l'impasse où se trouvait la philosophie qu'en fondant la théorie sur la véritable force motrice de l'histoire ; il écrivait en 1843 : « *la théorie se change, elle aussi, en force matérielle, dès qu'elle pénètre les masses* » [Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel]. Le pablisme et les autres théories de la même cuvée sont autant d'illustrations, à chaque fois dans des conditions particulières qui nécessitent une analyse attentive, de la façon dont cette unité de la théorie et de la pratique est toujours régulièrement remise en question, au cours de l'histoire du mouvement, sous la pression de forces de classes étrangères. Seule une lutte incessante pour la théorie et les méthodes de travail révolutionnaires nous permettra de la rétablir et de réarmer ainsi la classe ouvrière en vue de ses tâches révolutionnaires.

C'est pour cette raison que la compréhension de la méthode dialectique est d'une importance politique vitale. Sans elle, il n'y aura pas de reconstruction de la 4^e internationale, dont le but essentiel est de guider l'activité de la classe ouvrière à partir de la compréhension de son propre passé, et de son expérience présente de la lutte contre le capitalisme.

LE DÉVELOPPEMENT DE LA DIALECTIQUE

Donc, les marxistes-révolutionnaires qui étudient les travaux de Lénine sur la méthode dialectique doivent le faire dans l'optique de rendre nos idées plus efficaces, de donner une vue plus claire de la manière dont ces idées, dans leur développement, reflètent le monde objectif et ses modifications. Lénine a saisi la subtilité et le caractère multilatéral de ce processus de réflexion du monde objectif dans la pensée et des concepts qui en sont issus, il a soumis à un nouvel effort d'élaboration les grandes avancées de Hegel sur les relations réciproques de ses concepts entre eux, découvertes qui dépassent les théories de la connaissance antérieures. D'après Lénine, la richesse et la puissance de la connaissance de la nature et de la société par les humains viennent de ce que ce savoir représente le monde objectif, matériel, qui existe indépendamment de l'idée que nous en avons. La pensée dialectique est elle-même l'un des derniers développements, et le plus élevé, de ce monde matériel : la manière dont la conscience de l'être humain reflète le milieu qui l'environne est partie intégrante du comportement de la matière sous les formes les plus hautement développées. Pour comprendre le développement de la pensée, il faut comprendre l'évolution biologique de l'humanité et le fondement matériel de ses origines, ainsi que les lois qui régissent le développement des modes de production et des systèmes socio-économiques édifiés par l'humanité dans sa lutte pour contrôler la nature.

La dialectique, en tant que théorie de la connaissance -dont le concept de base est de développement par contradictions internes- permet la compréhension des véritables rapports dans le monde ; car c'est historiquement, en traversant un développement contradictoire, que les processus que nous étudions en sont arrivés aux rapports qui les relient actuellement les uns avec les autres ainsi qu'avec notre pratique et nos connaissances. Une logique qui admet des rapports figés et formels entre les phénomènes ne peut servir à traiter que des problèmes simples, limités, de tous les jours, dans des domaines où, pour des raisons pratiques, ces rapports sont relativement statiques, ou se reproduisent sans que la matière en cause subisse des modifications notables. Mais la science de la nature est allée au delà de cette couche superficielle que constituent les rapports étudiés au jour le jour ; il est d'autre part indispensable que les phénomènes complexes du développement social soient saisis par une classe qui a besoin de comprendre la société divisée en classes et de renverser cette société et non pas simplement de l'adapter à ses besoins ; la philosophie devait donc nécessairement connaître un nouveau développement. La science moderne de la nature était et est encore elle-même partie in-

tégrante de la conquête du monde par l'industrie et le commerce capitalistes ; les transformations que le capitalisme a fait subir au monde naturel et aux rapports sociaux obligent à comprendre les véritables rapports qui s'établissent, par la production, entre la société de classe et la nature. Lénine attire magistralement notre attention sur la paradoxale succession de phases que traverse, en se frayant son chemin dans la lutte, la théorie dialectique consciente, d'abord dans le domaine de la philosophie abstraite puis dans celui des sciences.

L'idée du mouvement universel et du changement est pressentie avant son application à la vie et à la société : Hegel, « La Science de la logique », 1813. Elle est appliquée à la société : Marx, « Misère de la philosophie » et « Manifeste du parti communiste », 1847, avant d'être démontrée pour l'espèce humaine : Darwin, « L'Origine des espèces », 1859. (Vladimir Lénine, Œuvres t. 38, p. 134)

Pour illustrer la richesse et l'inégalité de développement du monde et la souplesse des concepts nécessaires à son intelligibilité, le meilleur exemple est le développement même de l'idée de développement. Le matérialisme historique, théorie du développement de la société et des idées qui se sont formées au sein des différentes sociétés, a pour tâche d'expliquer cette inégalité à partir des conditions matérielles de la société bourgeoise, d'expliquer par exemple la philosophie classique allemande par les conditions particulières qui en ont déterminé l'apparition, particularités de la structure de classe et retard dans le développement de la bourgeoisie allemande.

Lors de phases antérieures de l'histoire de la connaissance, certains penseurs avaient déjà élaboré les outils d'une méthode dialectique. Mais, tant que la science n'était pas devenue un système de pensée et d'action socialement organisé et croissant rapidement et avant l'apparition dans l'histoire d'une classe qui avait besoin d'une théorie scientifique de ce type pour résoudre ses problèmes historiques particuliers, ces éléments de théorie dialectique ne pouvaient que rester unilatéraux, spéculatifs et « philosophiques », sans devenir scientifiques et pratiques. Lorsque Marx « *mit Hegel sur la tête, ou, plutôt, sur ses pieds* », élaborant la théorie du matérialisme dialectique et historique, il reconnut que, désormais, le développement de la théorie ne dépendait plus de la philosophie mais de la science, et, avant tout, de l'action révolutionnaire consciente de la classe ouvrière : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe est de le transformer* » [Thèses sur Feuerbach, 1845].

Les sciences physiques et biologiques, ainsi que l'industrie, opèrent cette transformation au niveau fondamental du contrôle exercé sur la

nature. Mais le système capitaliste, dans le cadre duquel ces conquêtes de la nature ont été faites, a un effet décisif sur la science et la technique elles-mêmes : à un certain niveau, les rapports de production capitalistes empêchent les forces productives de se développer. À ce stade, de même qu'en toute période de révolution sociale, sont en péril toutes les conquêtes de l'humanité, tous les résultats de ses efforts en vue de contrôler (d'humaniser) sa propre existence ; ils sont transformés en leur contraire, en forces de destruction et de corruption de la vie humaine. La révolution est donc le seul humanisme, la seule voie dans laquelle la nature humaine puisse s'affirmer et se développer historiquement. La plus essentielle de toutes les sciences est celle de cette révolution, de l'action humaine, la science de l'histoire dont Marx a montré que l'économie politique constituait le secret.

Toute science évolue ; elle accumule des connaissances et élabore une théorie dans son domaine particulier. Les découvertes et les interprétations nouvelles sont systématiquement incorporées au corps des connaissances et théories préexistantes. Des conceptions antérieures, qui se révèlent trop rigides et trop étroites pour ces expériences nouvelles, doivent être enrichies ou rejetées, ou plutôt dépassées par une conception qui soit plus achevée et plus complexe. C'est en en apprenant davantage, dans la pratique, sur la diversité infinie, la richesse et les relations réciproques dans le monde matériel, que notre connaissance en vient à des méthodes de pensée plus sensibles, plus élaborées et plus efficaces.

Marx, en appelant la classe ouvrière à résoudre les problèmes de la société par sa propre action consciente, l'appelait à remplacer, dans le domaine politique et social, la spéculation par la science et la pratique, tout comme l'avaient fait les sciences physiques et biologiques dans la conquête de la nature. Ce n'étaient point là des tâches distinctes ; la solution de la contradiction qui existe dans le développement de la sphère la plus élevée du développement de la nature, celle de la société et de la conscience humaines, jettera les bases d'une époque qualitativement nouvelle, où les sciences se développeront librement. L'âge de la préhistoire de la société humaine [*Contribution à la critique de l'économie politique*, 1859] touche à sa fin.

CONCLUSIONS

Dans ces trois articles, nous avons beaucoup insisté sur la nécessité de comprendre dans son développement la pensée elle-même, notre propre théorie, en tant que reflet du monde objectif. Nous avons aussi souligné que c'est dans la sphère de la logique et de la philosophie que la dialectique a d'abord été élaborée, pour n'être que plus tard appli-

quée à la société humaine et à la nature. De cette manière, la pensée abstraite -abstraction- tirée de l'expérience à un certain niveau- s'est enrichie en s'assimilant de plus en plus le monde avec lequel elle était aux prises. Ce fut Marx qui orienta la dialectique dans cette direction, grâce à sa conception de l'activité humaine qu'il concevait, non comme simple « pensée critique », mais comme « pratique révolutionnaire ». Toute pensée connaît des étapes semblables ; elle part d'une appréciation abstraite et partielle de la réalité, pour finalement réfléchir les phénomènes réels de façon plus riche et plus proche de la perfection, dans toutes leurs transitions, leurs transformations et leurs rapports réciproques. En examinant plus attentivement la transition de la « philosophie » au marxisme, nous parviendrons peut-être mieux à mettre en lumière la caractéristique de la méthode dialectique.

Dans la philosophie idéaliste la plus avancée, celle de Hegel, nous trouvons une élaboration des lois de la pensée. Hegel, lorsqu'il décrit ces lois du mouvement de la pensée, de l'apparence à l'essence et à la compréhension concrète du développement dans la « connaissance », s'efforce de faire entrer toutes les précédentes solutions du problème dans son système de logique. Il se propose de transcender (c'est à dire de dépasser, mais en même temps d'incorporer) ces philosophies antérieures, en montrant qu'elles ne sont que des aspects ou des parties unilatérales, exagérées, abstraites d'une totalité en développement, infiniment riche, dont les parties ne sont que des phases, qui ne peuvent être vraiment comprises que dans le développement de leurs relations contradictoires entre elles et avec la totalité.

Mais quelle est donc cette pensée, dont Hegel décrit si brillamment l'évolution et l'anatomie, retraçant son élaboration et son évolution dans tous les secteurs du savoir, de l'invention ? C'est la pensée d'humains vivant, agissant, existant dans leurs rapports sociaux concrets ; elle est partie intégrante de leur activité pratique dans le cadre de ces rapports ; elle dérive de l'avancée du contrôle qu'ils exercent sur la nature, ainsi que les contradictions qui existent dans les rapports sociaux au sein desquels ce contrôle est organisé. Au cours même de leur conquête de la nature, les humains sont forcés de lutter pour comprendre celle-ci plus complètement, plus profondément et plus concrètement. Leurs idées sur la nature sont, en premier lieu, fondées sur des impressions fugitives, et sur les exigences élémentaires de leur subsistance immédiate ; ce sont, tout d'abord, des abstractions extrêmement grossières et « subjectives ». Ce mode primitif de pensée choisit et organise certains aspects du milieu, leur attribue une « signification », et conçoit des rapports entre eux, d'une façon non

pas scientifique, mais subjective. C'est ce que confirme l'étude des idées dans les sociétés primitives comme le développement mental de l'enfant.

Au fur et à mesure que les humains, organisés en société, progressent dans la solution des problèmes de la production, la connaissance, constamment mise à l'épreuve par l'expérience, durant des centaines de générations, se développe et s'affine, afin de s'adapter à la structure et au développement réels du monde extérieur. Les concepts sont élargis, ou fragmentés en concepts plus limités et plus strictement définis, pour tenir compte de phénomènes nouveaux ou nouvellement rencontrés ; des distinctions sont faites, de manière à refléter, de façon plus adéquate, les rapports essentiels qui existent dans la nature. L'histoire de la science est ainsi une composante centrale de la dialectique, en tant que théorie de la connaissance.

Mais toute connaissance est organisée en concepts ou idées ; elle est élaborée par l'activité mentale des humains ; le matérialisme dialectique le reconnaît, évidemment, mais sans faire sienne pour cela l'opinion idéaliste selon laquelle la réalité essentielle est la pensée elle-même. Engels a montré il y a longtemps que ce caractère conceptuel propre à toute connaissance ne doit en aucun cas conduire à séparer la pensée du monde objectif qu'elle représente. L'aptitude des humains à opérer avec des concepts s'est développée au sein de rapports matériels avec le monde, et doit elle-même être comprise dialectiquement.

*De toute façon, la science de la nature a fait de tels progrès qu'elle ne peut plus échapper à la synthèse dialectique. Elle se donnera des facilités pour cette question, si elle n'oublie pas que les résultats dans lesquels ses expériences se synthétisent sont des concepts ; et que l'art d'opérer avec des concepts n'est ni inné, ni donné avec la conscience ordinaire de tous les jours, mais exige une pensée réelle, pensée qui a également une longue histoire empirique, ni plus ni moins que l'investigation empirique de la nature. C'est précisément en apprenant à s'assimiler les résultats de l'évolution de la philosophie depuis deux mille cinq cents ans que la science de la nature se débarrassera, d'une part de toute philosophie de la nature séparée, s'érigeant en dehors et au-dessus d'elle, et, d'autre part, de sa propre méthode de pensée bornée, héritage de l'empirisme anglais. (Friedrich Engels, « Préface à la deuxième édition », 23 septembre 1885, *Anti-Dühring*, Éditions sociales, 1971, p. 43)*

Ce passage montre très clairement les implications d'une manière dialectique d'aborder le problème de la méthode, en politique comme pour les sciences de la nature. Si l'on ne réussit pas à comprendre le

développement propre des idées du mouvement marxiste, à les critiquer et à les développer dans la lutte, on reste prisonnier, exactement comme c'est le cas dans les sciences de la nature, des méthodes de la philosophie bourgeoise, avec toutes les conséquences politiques qu'elles comportent.

La pensée humaine ne peut jamais saisir la réalité concrète dans sa totalité. Elle développe ses concepts en apprenant à refléter le mouvement réel du monde. Seule la somme infinie (c'est à dire jamais achevée) de toutes les abstractions reproduirait le concret dans toute son ampleur. La méthode dialectique se développe, à partir de la logique formelle et de la façon quotidienne de penser, de manière à embrasser le caractère changeant, contradictoire, des processus sociaux et naturels, avec la multiplicité innombrable de leurs aspects.

La pensée dialectique est à la pensée vulgaire ce que le cinéma est à la photographie. Le cinéma ne rejette pas la photo, mais en combine une série selon les lois du mouvement. La dialectique ne rejette pas le syllogisme, mais enseigne à combiner les syllogismes de façon à rapprocher notre connaissance de la réalité toujours changeante. Dans sa « Science de la logique », Hegel établit une série de lois : le changement de la quantité en qualité, le développement à travers les contradictions, le conflit de la forme et du contenu, l'interruption de la continuité, le passage du possible au nécessaire, etc., qui sont aussi importantes pour la pensée théorique que le simple syllogisme pour des tâches plus élémentaires. (Lev Trotsky, « Une opposition petite-bourgeoise dans le SWP », 15 décembre 1939, Œuvres t. 22, ILLT, 1985, p. 205)

L'histoire de la philosophie n'est que l'un des aspects du développement de l'activité pratique des humains en société. Mais les lois les plus générales de la pensée s'y résument. Le tableau dialectique de la pensée humaine qu'a peint Hegel prétendait être définitif. Il soutenait avoir retracé la réalité essentielle, l'existence de l'Idée absolue, dont le monde matériel de la nature n'était que le spectacle extérieur. Considérant et analysant l'histoire de la philosophie, Hegel croyait que les lois du développement de la pensée, un développement au cours duquel elle assimilait une quantité toujours croissante de réalité concrète, constituaient les lois du développement de la réalité. Que ce soit précisément en reflétant le monde matériel que la pensée se développe, ce fait même renforce l'illusion selon laquelle la théorie dialectique idéaliste de la connaissance serait valide et achevée ! Plus l'espèce humaine étudie et contrôle la nature, plus riches et plus subtiles deviennent ses connaissances, plus souples et plus complexes ses concepts. Hegel pensait que tout cela était découvert par l'Idée absolue dans son épanouissement, engendré indépendamment par elle. Le

CLIFF SLAUGHTER (1928-2021) ET LE HEALYSME



Cliff Slaughter naît dans une famille ouvrière dont les parents sont membres du parti stalinien, le CPGB. Lycéen à Leeds, il adhère en 1947 à son organisation de jeunesse YCL. Il travaille de 1947 à 1949 dans une mine de charbon. Slaughter étudie de 1949 à 1952 à Cambridge. En 1952, il devient maître de conférences en sociologie à l'université de Leeds. Il rompt avec le stalinisme en 1956, à la suite du discours secret de Khrouchtchev et de la révolution des conseils de Hongrie.

Le Club (section britannique du Comité international de la 4^e Internationale) milite alors, non sans opportunisme, dans le Parti travailliste. En 1956, sous l'impulsion de Gerry Healy, il développe une intervention systématique en direction du CPGB, et offre à ses militants une explication léniniste-trotskyiste du stalinisme, ce dont le SWP (Hansen) aux Etats-Unis, le groupe La Vérité (Lambert) et VO (Hardy) en France se révèlent incapables. Le Club gagne ainsi en 1956-1957 Peter Fryer (le correspondant à Budapest du *Daily Worker*, le journal du CPGB), Brian Behan, Tom Kemp, Brian Pearce, Cliff Slaughter... Grâce à cet apport, le Club refait paraître *Labour Review* dont le dernier numéro remontait à 1954 et publie un nouveau journal, *Newsletter*. En 1957, le Club fonde la Socialist Labour League (SLL). La direction du Parti travailliste, aidée par les staliniens du CPGB, exclut les militants de la SLL.

Slaughter devient membre du comité central de la SLL. Exemple d'intelligence sans force de caractère, il couvre pendant 30 ans tous les errements de Healy. Certes, la SLL combat de 1959 à 1963 les illusions du SWP envers Castro mais pour soutenir qu'il n'y a pas eu de révolution sociale à Cuba et que l'île est restée capitaliste. En 1969, la SLL lance de manière prématurée un quotidien. En 1971, elle rompt avec l'OCI française sous prétexte que la lutte pour la dialectique est un préalable dans les organisations de jeunesse. En 1973, la SLL recrute des vedettes (dont Vanessa Redgrave) et fonde le Workers Revolutionary Party (WRP) en estimant que la crise économique est insurmontable et que la situation est révolutionnaire. Au sein de la secte, Healy insulte les cadres, frappe des militants et viole des militantes. En 1973, il destitue le secrétaire de la WL des Etats-Unis, Tim Wohlforth, accusé d'être lié au FBI. Au même moment, l'OCI de Lambert et Just accuse Michel Varga de la LRSH de Hongrie d'être un agent du KGB et de la CIA. En 1974, Healy expulse Alan Thornett, les branches d'Oxford et de Reading implantées dans l'industrie (200 militants). Pour financer son

rôle de la pensée humaine, produit de l'Idée absolue dans le vulgaire monde matériel, était de comprendre sa propre nature inévitable et ses lois ; quant au monde matériel, il fallait le comprendre comme l'apparence à travers laquelle la pensée doit pénétrer jusqu'à la réalité idéale qui gît derrière elle. Une fois que toute la substance de la pensée serait conquise de cette façon, saisie en tant que manifestation de l'Idée absolue, la « critique » aurait accompli son oeuvre, et donné à l'être humain sa « liberté », c'est à dire la conscience de la nécessité.

Pendant la validité de la dialectique idéaliste de Hegel fut établie par les effets de l'activité pratique de centaines de millions d'activités pratiques d'humains agissant sur la nature dans le cadre de leurs rapports sociaux, et, ce faisant, modifiant leurs rapports sociaux et par suite eux-mêmes. La raison pour laquelle la connaissance humaine, y compris la philosophie, se développa jusqu'au point où la théorie scientifique de la dialectique apparut, c'est que l'espèce humaine, en agissant pratiquement sur le monde objectif, rapproche ses concepts du comportement réel de ce monde. Il est donc possible d'expliquer, du point de vue matérialiste, ce qu'il y a de valide et d'achevé dans la logique dialectique de Hegel, aussi bien que ses limitations. Une fois que l'on développe consciemment cette logique dialectique, comme le fait Hegel, on est obligé de prendre en considération le rôle vital, de la pratique. Le développement de la philosophie elle-même, elle dont le stock de marchandises est constitué par des « idées » et des

quotidien, le WRP se compromet avec les dictateurs d'Irak et de Libye... Faute de pouvoir critiquer politiquement le SWP, puisque la SLL est désormais au moins aussi opportuniste, Healy, appuyé par Slaughter et North, accuse en 1975 ses dirigeants d'être des agents du KGB et du FBI. Le gourou s'enferme dans une version absconse et idéaliste de la dialectique. Slaughter (qui a une connaissance sérieuse du marxisme) et Banda (nettement moins) écrivent des résolutions politiques sur ses consignes.

En 1985, Banda, appuyé par Slaughter, en profitant d'une crise cardiaque de Healy, met celui-ci en accusation. Le WRP explose. Banda passe rapidement au stalinisme. Slaughter rejette progressivement le bolchevisme.

Sont issues de la dégénérescence du CIQI, la « 4^e Internationale » healyste de North, celle de Torrance, le CSI de Matsas ; la « 4^e Internationale » lamberliste de Lacaze et le CORQI lamberliste de Gluckstein ; la CRQI altamiriste et le CLRQI loriste...

« explications », conduit inévitablement au matérialisme dialectique, donc à reconnaître qu'elle n'est elle-même qu'un « moment » dans la conquête du monde objectif par l'humain organisé en société. La philosophie peut alors être considérée comme le rôle joué par la pensée abstraite pendant la période de séparation du travail manuel et du travail intellectuel, c'est à dire la période de la division en classes de la société.

Pour progresser, la philosophie devait désormais devenir l'arme théorique de la classe qui dépasse les limites de cette période, de même que le prolétariat a besoin de la forme la plus élevée de la logique pour saisir son propre rôle. De là vient que la lutte, fondée sur la science, pour transformer la nature et la société et la recherche des conditions et des théories de cette transformation, constituent l'objet de l'activité intellectuelle centrale de l'humanité. Dans tous ces domaines, la « pratique révolutionnaire » constitue le concept essentiel. En ce sens, Marx « *remettant Hegel sur ses pieds* » constitue la phase qualitative du développement de la philosophie, préparée par tous les progrès quantitatifs accomplis par l'école classique allemande dans le cadre de l'idéalisme, par-dessus tout par Hegel. Mais ce progrès théorique est seulement une partie, et doit être saisi consciemment comme n'étant qu'une partie, d'une phase qualitative du développement de la société, de la lutte des classes : celle de la transformation révolutionnaire de la société par le prolétariat, préparant cette époque de l'histoire où le rôle de l'activité humaine sera consciemment compris et rationnellement planifié, libéré des illusions venues de la société, fondé sur la compréhension des relations nécessaires entre les humains et leur milieu.

Ce dont a maintenant besoin le mouvement marxiste, c'est d'une appréciation politique, historique et critique de la manière dont cette conscience s'est développée en réalité. C'est dans la théorie élaborée du mouvement ouvrier et dans la construction pratique de partis marxistes-révolutionnaires que ce processus de développement conscient atteint son plus haut point. La corruption du mouvement marxiste par des tendances émanant d'autres classes et de bureaucraties doit être étudiée à fond. Le mouvement doit soumettre à un examen critique le développement du parti révolutionnaire et de la théorie de ce parti en rapport avec chaque phase de la lutte des classes, comme Lénine l'a fait pour la lutte contre l'État et la théorie de l'État. De cette façon, en rejetant scientifiquement des idées fausses et en dépassant des notions anciennes et plus abstraites, nous suivrons le chemin de Lénine, en utilisant la théorie comme un guide pour l'action, et non comme un système.

1962-1963, Cliff Slaughter



REVOLUTION COMMUNISTE

Groupe marxiste internationaliste [Collectif révolution permanente en France]

RÉVOLUTION COMMUNISTE

bimestriel du Groupe marxiste internationaliste
[section française du Collectif révolution permanente]
Abonnement 12 euros pour 5 numéros à l'ordre de ARTP

Adresse postale

ARTP / AGECA service boîtes postales /
177 rue de Charonne / F-75011 PARIS

Site du GMI : groupemarxiste.info

Site du CoReP en plusieurs langues :
revolucionpermanente.com

Für Räte macht und Revolution!

KLASSENKAMPF

KRETA CIRKLO

CERCLE DE GUIX CIRCULO DE TIZA

socialismo
aù
barbareco





Cette brochure rassemble trois articles publiés en 1962 et 1963 dans *Labour Review*, l'organe théorique de la Socialist Labour League [Ligue socialiste ouvrière]. La parution en anglais des *Cahiers philosophiques* donna alors l'occasion de présenter brièvement les idées de Lénine sur la dialectique. Lénine s'est montré apte à contribuer au renversement révolutionnaire du capitalisme parce qu'il a pris au sérieux le rôle décisif de la théorie dans le parti révolutionnaire. La théorie, comme il l'a toujours souligné, doit être un guide pour l'action. Cette activité se déroule dans un monde complexe et changeant rapidement. Pour y faire face, il faut développer la théorie et non se contenter d'une liste de recettes atemporelles. Par conséquent, Lénine a toujours consacré beaucoup d'attention à la lutte théorique.

Les manuscrits de Lénine sont pour l'essentiel un commentaire de la logique idéaliste de Hegel. Cela justifie un retour sur la manière dont Marx s'est emparé de la conception hégélienne de la dialectique. En fait, Marx a renversé Hegel ou plutôt l'a remis sur ses pieds. C'est-à-dire que Marx a développé une dialectique matérialiste, dont les lois sont un reflet du mouvement infini des contradictions de la réalité matérielle et non, comme Hegel pensait, les lois de la raison divine.

Le point suivant réfute quelques idées fausses sur la dialectique. Lénine cite avec enthousiasme Hegel contre ceux qui conçoivent la dialectique comme un outil abstrait à projeter de l'extérieur sur la réalité. Il en découle la thèse, basée sur les écrits de Lénine, qu'il n'y a pas eu de « révolution » en 1915 dans sa pensée. Elle contraste avec une école intellectuelle qui taxe le Lénine d'avant 1915 de matérialiste mécanique, en particulier son *Matérialisme et empiriocriticisme*. Selon cette vision, son étude de 1915 aurait conduit Lénine à reconnaître la justesse de l'idéalisme philosophique, ce qui lui aurait permis de transformer l'histoire. Il s'agit d'un mythe.

Ensuite, la brochure se penche sur le contraste entre matérialisme dialectique et empirisme. Cette opposition est en fait un combat permanent, qui fait partie de la lutte entre marxisme révolutionnaire et tendances opportunistes au sein du mouvement ouvrier.

Afin d'illustrer le développement de la théorie dialectique, le principal exemple est la théorie marxiste de l'État, synthétisée par Lénine dans *L'État et la révolution*. La théorie marxiste de l'État a été déployée en tant que conscience croissante de la classe ouvrière en lutte. Un aspect de cette lutte est le combat théorique incessant contre le révisionnisme sur la question de l'État.

Enfin, la brochure défend que le développement de la méthode dialectique doit être comprise elle-même de manière dialectique, comme un reflet du processus contradictoire de la conquête par l'humanité de la nature et de la lutte des classes.

Cliff Slaughter, extrait de l'avant propos de juillet 1963